

REVUE  
DES LANGUES  
ROMANES

## Revue des langues romanes

Tome CXXI N°1 | 2017

*Esta canso es feita d'aital guia...* Études sur la chanson  
de geste occitane

---

# Démonstratif, article défini et construction déterminative démonstrative [*celui qu-/de*]

Trois destins croisés dans l'histoire de la langue

Pascale Massé-Arkan

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/297>

DOI : 10.4000/rlr.297

ISSN : 2391-114X

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 207-256

ISSN : 0223-3711

### Référence électronique

Pascale Massé-Arkan, « Démonstratif, article défini et construction déterminative démonstrative [*celui qu-/de*] », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXXI N°1 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/297> ; DOI : 10.4000/rlr.297

---



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## Démonstratif, article défini et construction déterminative démonstrative [*celui qu-/de*]

### Trois destins croisés dans l'histoire de la langue

#### 1 Introduction

On observe généralement que l'article défini, pour les langues qui en possèdent, vient d'un démonstratif. Cela constitue d'ailleurs un universel en typologie des langues<sup>1</sup>. De ce fait diachronique, on a parfois déduit une communauté de fonctionnement entre les deux marqueurs (Guillaume, 1919 :14). Ainsi, dans l'histoire des langues, le passage d'un démonstratif en particulier distal vers l'article défini pourrait s'expliquer comme une évolution « naturelle » – souvent vue comme un « affaiblissement » graduel du premier – entre deux marqueurs dont les fonctions seraient parentes. D'ailleurs on assiste peut-être en français contemporain à ce même passage, et certains affirment que l'adjectif démonstratif serait en voie de grammaticalisation pour devenir un nouvel article défini (Harris, 1977 : 253).

Cependant des analyses venues de la linguistique synchronique apportent un autre éclairage, et là où certains voient continuité, pour d'autres il existe une différence irréductible entre les deux marqueurs. (Corblin 1987 ; Charolles 2002 ; Leonetti 1999). Corblin (id. 245) conclut à la fin de son ouvrage où sont examinées de façon contrastée les fonctions référentielles du démonstratif et des articles défini et indéfini, que « l'analyse sépare radicalement le démonstratif et le défini, les traitant comme deux types de désignateurs supposant des principes de fonctionnement différents ».

---

<sup>1</sup> Beaucoup plus rarement l'article défini peut être issu de possessifs de 3<sup>e</sup> pers., de pronoms personnels indépendants, ou de classificateurs numériques (Greenberg, 1978 : 71).

<sup>2</sup> « De ce que l'article a été originairement un démonstratif, il ressort que ces deux sortes de mots participent d'une même nature, au moins jusqu'à un certain degré » (id.).

Le fait étymologique ne saurait constituer une explication en soi. Si l'examen formel du défini et du démonstratif montre qu'ils opposent leurs fonctions référentielles, et qu'en particulier il existe nombre de contextes où ils sont en distribution complémentaire, alors l'évolution d'un démonstratif vers un défini n'apparaît pas aussi évidente qu'elle devrait l'être et elle pourrait même constituer un vrai paradoxe. Pour que ce passage soit possible, il faut qu'il y ait à un moment donné un changement radical, un bouleversement dans la fonction de l'un ou l'autre marqueur pour qu'ils puissent ainsi être rapprochés. En particulier l'article défini en formation doit acquérir une de ses fonctions référentielles typiques l'opposant au démonstratif : l'associativité (anaphore associative).

D'une part le démonstratif engendre le défini. D'autre part le démonstratif peut être lié à une construction que l'on appelle déterminative démonstrative : CDD [*celui qui/de*]. En ancien français, cette construction est introduite par le pronom démonstratif CIL, issu du même *ille* latin qui a donné naissance à l'article défini. Dans les langues du monde qui possèdent plusieurs démonstratifs, on observe que c'est généralement le démonstratif dit « distal » qui introduit la CDD (Himmelfmann, 1996 : 239). Or c'est aussi généralement d'un démonstratif distal qu'est issu le défini. Ces deux faits ne sauraient relever d'une coïncidence. Mon hypothèse est que la CDD doit constituer une structure de transition entre démonstratif et défini, ceci aussi bien sur le plan synchronique formel qu'en diachronie. Pour étayer et développer ce point de vue, j'ai voulu tout d'abord faire le point sur les différences démonstratif – défini dans leurs fonctions référentielles, et déterminer les contextes clés où les deux marqueurs sont en distribution complémentaire. Cela m'a permis ensuite de constater que la CDD s'aligne distributionnellement sur l'expression définie.

L'ancien français constitue un terrain d'observation particulièrement intéressant pour interroger ces faits linguistiques. D'abord parce que l'article défini issu de *ille* en est à son tout premier stade de développement. On peut interroger son emploi et sa fonction à son début et le comparer à ceux d'un démonstratif. Et même si son emploi n'est pas aussi répandu qu'en français moderne, et

qu'en particulier il est souvent remplacé par l'article zéro, on constate que déjà il présente des caractéristiques structurelles qui l'opposent au démonstratif. Il est en distribution complémentaire avec ce dernier dans les contextes clés que nous avons préalablement définis.

Deuxièmement, à la différence du français moderne, l'ancien français possède deux séries de démonstratifs, traditionnellement considérés comme marquant une opposition proximale-distale.

Après avoir décrit la construction déterminative démonstrative et en avoir caractérisé les différents types, nous examinons son emploi dans la langue médiévale. On observe que le pronom démonstratif CIL est dévolu à cet emploi, cependant que le pronom démonstratif CIST est bloqué dans l'usage déterminatif, les apparentes exceptions relevant de constructions en fait non déterminatives.

Cet emploi particulier du pronom démonstratif CIL justifie d'ailleurs pour certains que l'on parle d'un CIL « déterminatif », à côté de son rôle de démonstratif. CIL est-il pour cette raison un démonstratif « affaibli » comme on le considère parfois, en appuyant par ailleurs ce point de vue sur son emploi très fréquent dans la reprise textuelle ? Non, CIL n'est pas un anaphorique mais bien un véritable démonstratif, qui donnera d'ailleurs naissance à notre série de pronoms démonstratifs en français moderne. Cependant CIL introduisant la CDD acquiert-il une fonction particulière, différente de la fonction déictique qu'il a dans son emploi autonome ?

Considérant la CDD comme une structure de transition sur le plan formel synchronique, nous examinerons l'hypothèse d'un passage possible entre démonstratif et défini sur le plan diachronique. *Ille* latin peut apparaître dans des emplois déterminatifs, comme lexème corrélatif introduisant une relative, ou dans un emploi étendu sans le relatif. Mettant en jeu un contraste, ce type d'emploi pourrait conduire à l'« opposition notionnelle » mise en jeu par le défini.

Au-delà, peut-être doit-on considérer que démonstratif et défini sont l'expression et le support de deux fonctions en langue : *fonction déictique* pour le premier qui, désignant depuis un point

---

<sup>3</sup> Sur cette question, voir Massé-Arkan 2013b.

de vue, met en focus, centre, délimite et de ce fait d'une certaine façon dé-contextualise un objet référent qu'il saisit globalement ; *fonction définitoire* (ou identification-catégorisation) pour le défini qui renvoie au référent dans sa dimension de catégorisation, support d'un savoir prototypique et centre d'un réseau sémantique, le ramenant à l'organisation sémantique et conceptuelle de la langue, du code.

Enfin, de l'ancien français au français moderne, articulant ces deux fonctions, démonstratif et défini devraient être examinés comme des systèmes évoluant de façon conjointe, ceci permettant de mieux comprendre l'évolution des seuls démonstratifs.

## 2 Démonstratif et défini : les modes de la référenciation

### 2.1 Définitude sémantique vs pragmatique

Le référent désigné par le défini est identifiable de façon unique, soit qu'il a déjà été mentionné, ou est identifiable à travers un autre référent mentionné, soit qu'il est membre unique de sa classe [*le soleil*] (Epstein, 1993b : 118). Kleiber (1990 : 209-211) oppose le démonstratif qui opère une désignation directe, en relation immédiate avec la situation d'énonciation, à l'article défini qui met en jeu une désignation indirecte, passant par le détour des « circonstances d'évaluation », soit la prise en compte de circonstances (temps, lieu, connaissances du monde, ou partagées) qui vérifient le caractère d'unicité de l'objet référé, ou sa notoriété dans un cadre familier (*ibid.*). D'une façon plus générale, démonstratif et défini mettent chacun en jeu une définitude particulière : pragmatique pour le démonstratif, qui renvoie aux circonstances de l'énonciation, alors que le défini met en jeu une définitude sémantique. Celle-ci renvoie au système de la langue dans son organisation lexicale et conceptuelle, ainsi que plus généralement aux connaissances partagées par les interlocuteurs.

<sup>4</sup> « *uniquely identifiable* », identifiable de manière univoque.

<sup>5</sup> Dans « L'arbitre donne le coup d'envoi », le défini s'impose par le fait qu'il n'y a qu'un arbitre par match. Ou bien, l'unicité du référent dérive de rapports pragmatiques : « La voiture est absolument dégoûtante ! », réfère à « notre voiture ». Le cadre évaluatif mobilisé ici est la relation d'appartenance (Tasmowski-De Ryck, 1990 : 83).

### 2.1.1 Définitude [Definiteness]

Les notions de définitude sémantique *vs* pragmatique ne permettent pas d'opposer systématiquement défini et démonstratif. Il est des cas par exemple où le défini pourrait être lié à une définitude pragmatique : *Enfin le train arrive !* Même si pour Charolles (2002 : 120) il existe dans l'énoncé suivant en situation une différence de fond entre *À qui est le/ce parapluie ?* ; sur le plan des effets en jeu, les deux formes paraissent équivalentes.

La définitude [definiteness] est caractérisée comme une fonction en langue qui s'applique aussi bien au défini (et à l'indéfini par opposition, (in)definiteness), qu'au démonstratif, à des quantificateurs, etc. ; mais aussi bien au-delà : tiroirs aspecto-temporels, ordre des mots, structure informationnelle peuvent exprimer une définitude. C'est une notion complexe qui peut être caractérisée par de nombreux traits, dont l'importance n'est pas toujours hiérarchisée de la même façon selon les linguistes : unicité [uniqueness *vs* non uniqueness] : unique entité relevante dans le contexte ; inclusivité [inclusiveness] : référence faite à la totalité des objets ou masse (les étudiants, le sable) ; identifiabilité ; référencialité (référentiel *vs* non-référentiel, lecture référentielle *vs* attributive) ; actualisation ; familiarité (échelle du : donné, connu, savoir partagé, inférable au nouveau) ; saillance ; spécificité (*vs* non spécificité) ; généricité ; anaphoricité ; accessibilité, etc. Ajoutons à cette liste : identification – (modes de) catégorisation : le défini identifie en signalant « ce qui a été/doit être catégorisé comme tel ».

Au-delà de toutes ces caractérisations qui en font une notion multidimensionnelle, la définitude est une fonction qui opère sur les plans sémantique, discursif-pragmatique, référentiel. Sur le plan discursif, la définitude met en jeu une présupposition d'accessibilité du référent désigné. Ainsi, par l'emploi d'une expression définie par exemple, le locuteur présuppose que l'interlocuteur sera en mesure d'identifier le référent désigné, soit parce qu'il a déjà été mentionné, ou qu'il est présent en situation, ou bien par le moyen du savoir partagé par les interlocuteurs, ou encore qu'il est inférable de celui-ci. Une telle définition

---

<sup>6</sup> Le défini n'est pas nécessairement lié à une information déjà donnée.

s'applique aussi bien aux démonstratifs qu'aux descriptions définies (et par contraste aux indéfinies), et ne nous permet pas de différencier les deux marqueurs. La mention d'un démonstratif ou d'un défini constitue un signal présupposant de la même façon l'accessibilité et l'identification possible du référent, ce processus s'appuyant dans le cas du démonstratif sur le lien à un centre déictique, au contraire du défini.

Certes il existe une zone de recoupement entre défini et démonstratif, où l'emploi de l'un pour l'autre est possible et n'offre qu'une nuance de sens, mais il nous faut circonscrire le terrain qui oppose formellement les deux marqueurs, et établir une distribution strictement complémentaire entre eux, à partir de contextes clés. L'objectif étant de pouvoir dans les mêmes contextes qui excluent l'un ou l'autre tester la distribution de la CDD. Le démonstratif introduisant la CDD a-t-il le comportement d'un démonstratif et en suit-il la distribution ? Ou bien la CDD dans son ensemble se comporte-t-elle comme une expression définie ?

### 2.1.2 Démonstratif, défini et reprise

Pour Corblin (1983 : 121 et suiv.) le défini opère sur l'ensemble des domaines lexicaux structurés par le texte. Alors que dans la reprise par le démonstratif, la mise en rapport se fait indépendamment du contenu lexical, reclassifiant la position immédiatement antérieure. De cela, le démonstratif tire des possibilités de reclassification très larges. En revanche, le défini utilise lui des relations préétablies entre les items du lexique, le contenu lexical du SN jouant un rôle identifieur, d'où une reclassification plus restreinte.

Selon Corblin (1995 : 74), en tant qu'« anaphorique positionnel local », « ce SN » isole son *designatum* en vertu de la proximité quel que soit son contenu. Cette position est critiquée par Kleiber (1987b : 57), qui la juge insuffisamment contrainte, autorisant par exemple la reprise par un nom hyponyme. De fait la reprise par le démonstratif n'est pas aussi libre que cela. Marandin (1986 : 89)

---

<sup>7</sup> « Un arbre dressait ses branches tordues. Il décida de passer la nuit près de ce compagnon/\*du compagnon » (Corblin, 1983 : 123).

cite l'exemple suivant que l'on peut opposer au point de vue de Corblin :

Le prêtre plongea le couteau dans le flanc d'Iphigénie.  
La/\*cette jeune fille poussa un cri puis s'effondra.

La séquence devient possible si on introduit une visée : « cette victime allait ressusciter trois jours plus tard »<sup>8</sup>. Il doit y avoir un apport ou un nouveau point de vue qui justifie l'emploi du démonstratif. Ceci constitue, dans les termes mêmes de Marandin (1986 : 85), une « disruption des repérages de point de vue », qui paraît liée au fonctionnement du démonstratif. *A contrario*, en tout cas pour cette séquence, on observera que le défini y est moins contraint que le démonstratif, pouvant reprendre en les reclassifiant l'ensemble des positions et fonctions de l'énoncé qui précède. Ainsi, y compris dans la simple reprise, démonstratif et défini ne sont pas interchangeable, et manifestent des comportements différents. Le démonstratif en reprise textuelle obéit à des impératifs liés au plan *énonciatif*. Quant au défini, il ne faut pas que le réseau *sémantique* qu'il active oppose ses propres relations à la reclassification. Mais nous allons voir à présent que deux propriétés opposent radicalement défini et démonstratif : l'associativité et l'extraction.

## 2.2 Démonstratif – défini, une distribution complémentaire

### 2.2.1 Propriété d'associativité

Le défini œuvre dans un champ structuré lexicalement, mettant en jeu un réseau conceptuel, alors que le démonstratif s'empare du référent globalement, hors relations préétablies. Kleiber (1987b : 67) le décrit comme un « désignateur direct »<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Ou bien une appréciation qui, de la même façon, suppose un point de vue : « cette frêle jeune fille... »

<sup>9</sup> Cette même disruption bloquant le défini, selon Marandin (*op. cit.*) : « Pierre a recueilli un chat de gouttière. Après l'avoir soigné il le relâcha. \*Le/ce chat devait entraîner sa perte » (id. : 84).

<sup>10</sup> Corblin (1995 : 19), qui interroge la notion de référence directe, rappelle que la référence ne saurait de toute manière s'effectuer en dehors d'une catégorisation linguistique des objets, qui n'est pas absente dans l'emploi d'un démonstratif.



Ainsi, démonstratif et défini sont des marqueurs indiquant chacun un mode particulier de saisie du référent, et constituant différemment leur *designatum*. Celui du défini est un objet ouvert, partie d'une structure conceptuelle sous-jacente, dont les liens potentiels se trouvent activés par l'emploi du défini. Ceci se trouve particulièrement illustré par l'« anaphore associative » : « J'ai visité une maison. *Le toit* est en bon état. *La propriétaire* me plaît ». Pour Blanche-Benveniste et Chervel (1966 : 32), « maison » est incluse dans un microcosme générant un ensemble de rapports associatifs. L'item « maison » est le centre d'un réseau, menant à d'autres items lexicaux, dans des relations de tout à partie, ou mettant en jeu des liens d'appartenance, de possession, de parenté, de métonymie, d'hyperonymie, etc.

Ainsi, le défini ne fait pas que renvoyer à l'unicité d'un référent, il désigne ce référent en le ramenant à une organisation conceptuelle sous-jacente. Le référent est appréhendé comme un objet ouvert, nœud d'un réseau complexe, dans les limites qui l'opposent à d'autres items, mettant en jeu des relations de contraste, différence, opposition. Le défini désigne son objet dans un ensemble présupposé hétérogène<sup>11</sup>. Au contraire, celui que désigne le démonstratif est un objet fermé, appréhendé globalement, car placé sous le scope d'un point de vue unique<sup>12</sup>. Focaliser un élément, c'est en quelque sorte le délimiter, le frontériser, et ce faisant – au sens propre – le décontextualiser, d'où un effet de rupture, de discontinuité, alors que l'objet ouvert désigné par le défini est davantage lié à l'absence d'une perspective spécifique<sup>13</sup>.

#### 2.2.2 *Ce X est un Y*

<sup>11</sup> Selon Charolles (2002 : 110-112), le démonstratif extrait par pointage une entité dans un ensemble homogène, à la différence du défini qui lui sélectionne une entité au sein d'un ensemble hétérogène, en la contrastant.

<sup>12</sup> Se plaçant dans une optique guillaumienne, pour Tollis (2000 : 42), le démonstratif opère un repérage *externe* du référent expérientiel *via* le substantif. Ceci isolant le référent de l'ensemble auquel il appartient. Alors que le défini opère sa désignation à partir du champ d'application exclusivement *interne* du signifié substantival.

<sup>13</sup> Sous ce point de vue, Gary-Prieur (2006 : 266) souligne le statut objectif que donne le défini aux référents. Marandin (1986 : 259) oppose pour sa part la « référence a-personnelle » du défini à la « référence personnelle » du démonstratif.

La propriété d'associativité oppose le défini au démonstratif dont l'occurrence dans le même contexte est impossible : J'ai visité une maison. \*Ce toit (...)/ \*cette propriétaire (...), etc. Pour Kleiber (1984 : 80), une description démonstrative est l'abréviation d'une structure attributive classificatoire : ce + est + N. En reprise, le démonstratif reclassifie le terme antérieur en établissant une relation d'équivalence : [X est un Y] (Marandin, 1986), bloquée ici : \*la maison est un toit.

Au contraire du défini, le *designatum* du démonstratif est livré indépendamment d'un réseau conceptuel et de relations potentielles avec d'autres items. La reclassification s'oppose à l'associativité. Ceci explique par exemple que le démonstratif puisse reclassifier dans une relation d'hyponymie, et qu'en revanche l'hyponymie soit généralement bloquée (sauf emploi situationnel) : Marie boit souvent du thé. Elle préfère \*ce/le Earl Grey<sup>14</sup>.

Il est crucial de bien distinguer associativité et reclassification. La nouveauté du référent n'est pas une condition suffisante pour caractériser une anaphore associative. Pour Apothéloz et Reichler-Béguelin (1999 : 373), l'exemple suivant constitue une anaphore associative :

Un gros chat blanc (...) sauta sur mes genoux, et, de *cette*  
*secousse*, ferma le livre... (Maupassant, *Contes fantastiques*)

Or il est manifeste que « secousse » n'est pas ici dérivé sémantiquement, mais pragmatiquement. C'est bien une reclassification qu'opère le démonstratif. Celle-ci en plaçant en équivalence le saut et sa conséquence, en traduit l'instantanéité, et la rapidité du chat. Il n'y a pas bien sûr associativité ici. À preuve,

---

<sup>14</sup> Différence générique/spécifique : 1) Quand l'expression nominale est hyperonyme de l'expression antécédente, on peut employer le démonstratif, pas l'article défini, sauf si la référence est non générique : « Nous avons quelques cerisiers dans le jardin. \*Les/ces arbres ne résistent pas à un climat si froid. » Mais « Nous avons planté deux cerisiers dans le jardin. Les arbres n'ont pas résisté au froid. » (Leonetti, 1999 : 804) ; 2) Le démonstratif ne peut pas reprendre un antécédent spécifique au moyen d'une expression générique, à la différence du défini.

l'article défini est inapproprié dans le même contexte : (...) et, de  
\*la secousse ferma le livre.

Également, Adams (2013 : 501) considère que le démonstratif peut soutenir une relation associative. Mais au moins un des exemples qu'il donne, à partir du latin, n'est clairement pas une anaphore associative, mais une reclassification [X est un Y] : [le fait que nous ayons le vent en poupe *est* une condition favorable]

*interim tamen, si feret flatus, danda sunt uela, dum nos  
indulgentia illa non fallat* (Quintilien, *L'institution oratoire*,  
10/3/7)<sup>15</sup>.

La reclassification peut reprendre un seul terme, ou en le résumant tout ou partie du contexte antérieur, dans ce qu'on appelle « anaphore résomptive ». Dans l'exemple suivant, « cele priere » reprend en le nominalisant le verbe « prier » et les divers éléments, participants ou circonstants, liés au procès, [le fait de prier *est* une prière]:

Sainz Denis (...) *pria* adonc a Nostre Seignor qu'il ne sofrist  
des ores mes qu'il avenist en cele terre si grant delecté com  
de char humaine que majast l'autre. Celi soir meïsmes qu'il  
fist *cele priere* a Nostre Seignor avint que tuit li jaïant de  
Cornoaille morurent (*Tristan en prose*, t. 1, Curtis éd., § 102)<sup>16</sup>.

Les deux exemples qui suivent peuvent mettre en évidence de façon simple la différence entre reclassification et anaphore associative :

a) « Le volcan est entré en éruption. *Cette catastrophe* a fait de nombreuses victimes ». Ici, le terme *catastrophe* ne reprend pas *volcan*, mais l'entier d'un procès et les éléments liés dans une

<sup>15</sup> [Quelquefois, pourtant, si nous avons le vent en poupe, nous pouvons déployer nos voiles, dans la mesure où *ces conditions favorables* ne nous fassent pas dériver].

<sup>16</sup> [Saint Denis pria le Seigneur de ne pas accepter dorénavant qu'il arrive un tel crime dans ce pays, que soit mangée de la chair humaine. Ce même soir où il fit *cette prière* à notre Seigneur, tous les géants moururent].

reclassification [X est un Y] : [le fait que le volcan soit entré en éruption *est* une catastrophe].

b) En revanche, dans « Le volcan est entré en éruption. *Le/\*ce magma* a englouti le village », *magma* est sémantiquement lié par association à *volcan* et l'article défini établit une anaphore associative : [*\*Le magma est un volcan*]<sup>17</sup>.

### 2.2.3 Propriété d'extraction

Selon Corblin (1983 : 124 et suiv.), parce qu'il a un fonctionnement lexical, jouant sur l'ensemble des domaines lexicaux structurés par le texte, l'article défini dans la reprise établit une opposition notionnelle, ce que Blanche-Benveniste et Chervel (1966 :34) appellent « contraste de signifiés ». En disant « le garçon », je sélectionne le domaine « garçon » par opposition au domaine « fille ». Alors qu'en disant « ce garçon », je sélectionne un exemplaire particulier dans le domaine (Corblin, *ibid.*). C'est sur cette propriété d'opposition notionnelle que repose l'extraction. On peut la voir à l'œuvre dans ce qui a été appelé le « paradoxe de la reprise immédiate » : « J'ai vu un camion et une voiture. *Le/\*ce camion* roulait vite ».

À la différence du défini, le démonstratif reprend difficilement un élément d'un segment coordonné, celui-ci constituant un bloc non sécable. La faculté d'extraction est liée au fonctionnement lexical et sémantique du défini. Son occurrence renvoie toujours à une différenciation notionnelle en puissance.

### 2.2.4 Autres propriétés liées à l'« opposition notionnelle »

Associativité et extraction constituent deux propriétés fondamentales opposant démonstratif et défini. D'autres propriétés secondaires en sont dérivées, pour lesquelles les deux marqueurs sont en distribution complémentaire. Il s'agit de la reprise en première mention, la référence faite à un élément unique, la nomination, la différence rôle/valeur, l'usage dit « non-référentiel ».

<sup>17</sup> Les définis associatifs renvoient à une entité non directement accessible dans la situation mais inférable (Charolles, 2002 : 91). Pour schématiser grossièrement, on a une relation d'équivalence dans un cas, d'implication dans l'autre.

2.2.4.1 *Reprise d'un référent en première mention.* Le paradoxe de la reprise immédiate de Blanche-Benveniste et Chervel comprend une seconde partie. Le défini ne peut reprendre immédiatement un référent en première mention, à la différence du démonstratif : « J'ai vu une voiture. \*La/cette voiture roulait vite ».

Pour Corblin (1983 :129), parce qu'il extrait un élément d'un ensemble de sources potentielles, le défini ne peut fonctionner ici car il n'y a pas d'opposition notionnelle. Si on introduit un autre élément dans l'énoncé, et donc la possibilité d'une opposition, la reprise par le défini devient possible : « Il y a un dictionnaire sur la table. [La pièce est sombre]. Le dictionnaire est ouvert »<sup>18</sup>.

2.2.4.2 *Référence faite à un élément unique.* À la différence du défini, le démonstratif ne peut référer à un élément unique. Désignant un exemplaire particulier d'une classe, dans un ensemble présupposé homogène, il ne peut fonctionner qu'en relation à la multiplicité : c'est « celui-ci, par contraste avec d'autres ». S'il est associé à un référent unique au monde, le démonstratif renvoie à une modalité, expression, aspect particulier de cet élément. Par exemple « ce soleil » signifiera « ce soleil d'hiver ». Au contraire, le défini lui soutient une opposition notionnelle qui fonctionne que l'élément soit multiple ou unique<sup>19</sup>.

2.2.4.3 *Le défini et la fonction de nomination.* L'« opposition notionnelle » est à l'origine de la fonction de nomination du défini (qu'il partage avec l'article indéfini). Dans ce cas, il catégorise un élément, par exemple en légendant une série de dessins : « l'écureuil/le lapin/la souris... » Le défini est employé en raison de la propriété qu'il a d'effectuer une délimitation conceptuelle. Il renvoie au niveau de la construction du champ lexical, identifiant un référent comme possédant un ensemble de traits permettant sa

<sup>18</sup> Inversement dans l'emploi en première mention, le démonstratif est bloqué (sauf emploi situationnel) à la différence du défini : (Loterie) « Le/\*ce numéro 8 a été tiré ».

<sup>19</sup> On ne confondra pas ici définitude sémantique et unicité du référent dans le monde extralinguistique. Un référent unique au monde, s'il ne peut être l'objet d'un contraste, peut en revanche supporter une opposition notionnelle (par ex. le soleil/la lune).

catégorisation. En revanche l'emploi du démonstratif est bloqué dans le cas suivant : « \*cet écureuil / \*ce lapin, etc. ».

2.2.4.4 *Référenciation et double niveau rôle/valeur.* En reprise, l'équivalence [X est un Y] établie par le démonstratif paraît porter sur le référent en propre, actualisé dans le contexte, alors que la catégorisation établie par le défini permet de renvoyer à la double qualité de rôle et de valeur du référent (avec ambiguïté possible), entraînant de ce fait avec la désignation du référent propre, la dimension conceptuelle de celui-ci<sup>20</sup> : « Paul et Marie ont hérité chacun d'une vieille maison. Paul a voulu la rénover. Mais Marie a vendu la / \*cette maison »<sup>21</sup>.

2.2.4.5 *L'usage dit « non référentiel ».* L'emploi d'un démonstratif entraîne la présupposition de l'existence d'un référent antérieurement à sa désignation. Ceci, quel que soit son lieu d'existence : il peut ne pas être présent en contexte, *in absentia* par exemple<sup>22</sup>. Alors que le *designatum* du défini étant lié à la référence virtuelle associée au SN, il peut renvoyer à un élément non actualisé. C'est l'usage dit « non référentiel »<sup>23</sup> : « aller à Figeac avec le train » ; « Je voudrais voir \*cette / la tête qu'il fera ».

#### 2.1.6 Conclusion

Associativité, extraction, distinction rôle-valeur, nomination, référence à un élément unique, usage « non référentiel », l'examen de ces propriétés – dérivées de l'« opposition notionnelle » mise en jeu par le défini – montre qu'il y a plus qu'une différence de degré entre démonstratif et défini, mais une opposition entraînant une distribution complémentaire dans chacun de ces contextes. Cela doit remettre en cause l'idée d'un *continuum* entre ces deux marqueurs, et en particulier l'idée que le défini dériverait d'un « affaiblissement » du démonstratif. Le tableau suivant résume ces propriétés<sup>24</sup>.

<sup>20</sup> Ce qui ne veut pas dire que le démonstratif ne peut renvoyer au référent en tant que rôle, mais pas au double niveau rôle et valeur.

<sup>21</sup> Également : « J'ai pris la valise rouge, prends la / \*cette verte ».

<sup>22</sup> L'emploi *in absentia* n'est pas non-référentiel.

<sup>23</sup> Ou plus exactement « hors actualisation ».

<sup>24</sup> C'est un relevé non exhaustif. Voir Leonetti (1999) qui donne une liste très

<i>Propriétés référentielles</i>	<i>Démonstratif</i>	<i>Défini</i>
Extraction	0	+
Associativité	0	+
Reprise en première mention d'un indéfini	+	0
Emploi en première mention (hors situation)	0	+
Référence faite à un exemplaire unique	0	+
Nomination	0	+
Renvoi possible à un double niveau rôle / valeur	0	+
Usage dit « non référentiel »	0	+

Qu'en est-il du démonstratif lorsqu'il introduit une construction déterminative démonstrative ? A-t-il le comportement d'un démonstratif, ou bien se comporte-t-il comme une expression définie et suit-il la distribution de l'article défini ? C'est ce que nous verrons dans le paragraphe 4.3. Examinons tout d'abord ce qui réunit démonstratif et défini, leur commune origine.

### 3 Démonstratif et défini : deux fonctions différentes, une même origine

#### 3.1 Les premiers stades de l'article défini en français

Il est généralement considéré – et c'est un universel en typologie des langues – que les articles définis viennent d'éléments déictiques, en particulier du démonstratif dit distal (Greenberg, *op. cit.* ; Epstein 1993a :160). C'est le cas pour le français, où *le/la/les* proviennent de la série *ille* en latin. Or nous venons de voir que les fonctions référentielles du démonstratif et du défini s'opposent dans un certain nombre d'emplois, où ils présentent une distribution complémentaire. Sous ce point de vue, on ne saurait parler de *continuum* entre ces deux marqueurs, qui manifestent des comportements spécifiques, y compris d'ailleurs dans le plus

---

étendue des contextes opposant distributionnellement démonstratif et défini (pour l'espagnol, avec donc quelques variations d'emploi).

simple emploi de reprise (voir § 2.1.2). Il est surprenant dans ces conditions de concevoir une parenté entre les deux. Pour cette raison, il peut être intéressant de se pencher sur la situation en ancien français, à un moment où l'article défini en est encore au tout début de son développement.

La fonction et le spectre d'emploi de l'article défini en ancien français sont quelque peu différents du français moderne. Son usage est moins répandu, étant plus fréquemment supplanté par l'article zéro, devant un nom abstrait, par exemple. Pour Epstein (1993b : 112), l'article défini en est alors au premier stade de son développement. Il sert à focaliser l'attention sur une entité déjà identifiable (ce marquage n'est cependant pas encore complètement obligatoire), ou une nouvelle entité saillante en discours (qu'elle soit ou non identifiable). Il apparaît avec des référents non abstraits, mais dès l'ancien français, l'article défini tend à élargir son champ d'emploi et intervient dans de nouveaux contextes, ainsi avec des SN génériques. À un stade ultérieur, au stade II, on emploie le défini en usage non référentiel [« j'aime le fromage »] ; c'est le stade du français moderne. Au stade III, totalement obligatoire, le défini n'est plus qu'un marqueur de « nominalité », indiquant le genre et le nombre, et qui ne marque plus ni la définitude, ni la spécificité (Epstein 1993a, 160-161).

Pour Harris (1977 : 253), en français moderne, le défini n'est plus qu'un marqueur de genre et de nombre, proche du stade III. Le démonstratif, lui, devient peu à peu un article défini. C'est également l'opinion de Carlier & Mulder (2006 : 110) pour qui « ce » adjectif démonstratif est en voie de grammaticalisation vers l'article défini. Mais Epstein (1993a : 162) remet en cause l'analyse de Harris. Pour lui, un emploi tel que l'anaphore associative montre qu'il y a une opposition irréductible entre défini et démonstratif. De plus, Epstein montre que l'article zéro est bien résistant en français moderne, et que par conséquent l'article défini est loin d'avoir dépassé le stade II<sup>25</sup>. On le constate, comme

---

<sup>25</sup> L'article zéro signale le plus souvent le faible degré d'individuation d'un référent, a une valeur d'étiquetage, est employé dans une énumération, dans des liens stéréotypiques, peut exprimer la généricité, ou permet une mise à l'arrière-plan (Epstein, 1993a : 164 et suiv).



un recommencement perpétuel, on verrait à l'œuvre une nouvelle fois, cette fois-ci en français moderne, le passage entre démonstratif et défini. Souscrire au point de vue de Harris, et considérer que le démonstratif serait en voie d'affaiblissement et de passage vers le défini, impose de répondre à la question : comment ce marqueur s'approprie-t-il la fonction de l'anaphore associative ? Y a-t-il des signes annonciateurs d'un tel basculement ? Cependant il manque un relevé de faits concrets qui permettrait d'asseoir une telle hypothèse<sup>26</sup>.

### 3.2 Démonstratif et défini en ancien français : examen des données

L'examen des textes médiévaux montre qu'en ancien français, dès le premier stade de son développement, l'article défini possède les deux propriétés fondamentales liées à la fonction référentielle du défini, l'extraction et l'associativité. Il s'oppose en cela aux démonstratifs, aussi bien de la série CIST que CIL.

La comparaison des emplois de CIL et CIST dans deux éditions de *Perceval* de Chrétien de Troyes, à partir de deux manuscrits différents<sup>27</sup>, montre que démonstratif et défini se substituent l'un à l'autre dans un certain nombre de cas, qui ne constituent qu'une très faible proportion : 34 fois sur 622 paires correspondantes entre les deux manuscrits, soit environ 5% des cas. Cette variation s'opère dans des contextes de reprise fidèle, reclassification, ou oppose définitude à désignation en situation, mise en relief, etc., soit des contextes d'interchangeabilité « classique » entre ces deux marqueurs, qui sont restés les mêmes en français moderne, ces variantes pouvant donner lieu à des nuances subtiles, d'ordre stylistique. En revanche, jamais cette substitution ne se produit en anaphore associative ou en extraction.

D'autres faits peuvent corroborer cette première observation. Prenons l'exemple d'une locution fréquente en ancien français qui assure la reprise et l'« extraction » dans un groupe de plusieurs éléments coordonnés ou juxtaposés : « li uns ... li autres ».

<sup>26</sup> Également sur cette question, Lyons 1995 : 232.

<sup>27</sup> *Perceval ou le Conte du graal*, éd. F. Lecoy, d'après la copie de Guiot (Bibl. nat. Fr 794), Paris : Champion, 1981 ; édition W. Roach, d'après le manuscrit ms. fr 12576, Paris : Droz, 1959.

Toujours construite avec l'article défini, elle n'est pas attestée avec le démonstratif, ni CIL, ni CIST<sup>28</sup>.

**Trois menestres** i ot qui molt font a prisier (...)/ **Li uns** fu vieleres, on l'apeloit Gautier,/ Et **l'autres** fu harperes, s'ot non maistre Garnier,/ **L'autres** fu leüteres... (Adenet le Roi, *Berte aus grans pies*, éd. Henry, 292).

[Trois ménestrels de grand renom étaient venus (...). L'un jouait de la vielle, on l'appelait Gautier, l'autre de la harpe, il avait pour nom Maître Garnier, et l'autre jouait du luth.]

Voici un exemple d'« anaphore associative » avec le défini :

(...) devant avoit **une meson** viez et gaste en semblance de chapele. Il descendent devant **l'uis** a l'entree (*La queste del saint graal*, éd. Pauphilet, 178)  
[devant, il y avait une vieille maison en ruines qui paraissait une chapelle. Ils mettent pied à terre devant la porte]

Il est aisé de trouver des exemples d'anaphore associative avec le défini, mais à part l'examen systématique de variantes, il est moins simple de montrer formellement que le démonstratif est exclu de ce même contexte. Il est plus difficile en effet de tester la non apparition d'une forme, et la création de séquences test adéquates dans une base de données, pour valider tel ou tel environnement, n'est pas toujours possible. D'autre part, on ne peut faire appel à une compétence de locuteur sur une langue morte. De fait, et jusqu'à preuve du contraire, l'examen attentif de textes médiévaux n'offre pas d'exemples de démonstratif en anaphore associative<sup>29</sup>.

<sup>28</sup> \**cist uns*/\**cil uns* n'est pas attesté dans le *CLM*. Notons que « cil autres » seul, n'a pas valeur extractive, comme dans l'exemple suivant : « cil escuz fu fez a Lymoges [...] cil autres fu fez a Tolose... » (*Chevalier de la charrette*, éd. Roques, 5804)

<sup>29</sup> Pour Guillaume (1919 : 15), dans un emploi tel que le CIL dit de « notoriété », le démonstratif acquiert une valeur très voisine de celle de l'article défini. Mais en fait il s'agit ici d'un procédé, où dans ces formes figées, ces topoï, on recrée pour le lecteur/auditeur une scène typique. Le fait que l'on ait presque toujours le démonstratif CIL indique que le centre déictique est la perspective fictive narrative (Massé-Arkan, 2011). Si le

### 3.3 *L'article défini, un démonstratif qui a mal tourné ?*

Comment et pourquoi deux fonctions aussi différentes peuvent-elles être issues d'une même source ? Comment expliquer l'apparition de l'article défini dans la langue ? Diverses explications ont été avancées, qui restent à des degrés divers insatisfaisantes. Pour Harris (1977 : 250), le défini s'est développé en latin vulgaire pour spécifier un nom particulier sans donner d'information sur la proximité de l'item en question. Dans une telle optique, le défini ne serait en quelque sorte qu'un démonstratif auquel il manque le trait d'opposition distal.

Pour Carlier & De Mulder (2006 : 108), l'emploi « mémoriel » serait la voie d'accès vers la définitude sémantique, et c'est à partir de celui-ci que se fait le passage entre démonstratif et défini, le référent étant supposé être disponible dans l'univers du discours, comme pour le défini. Mais la disponibilité du référent, son accessibilité restent des critères trop vagues pour rendre compte des fonctions référentielles spécifiques du démonstratif et du défini. Dans un deuxième article (Carlier & De Mulder, 2010), ils interrogent la promotion de *ille* pour faire naître le défini, par rapport à d'autres marqueurs avec lesquels il est en concurrence, en particulier *ipse*, d'ailleurs plus fréquent. Selon eux, alors que *ipse* n'a qu'un simple rôle anaphorique dans l'identification du référent, la valeur déictique du démonstratif *ille* mobilise le contexte de l'occurrence dans l'identification du référent. Par cette instruction de faire appel au contexte (textuel ou situationnel), *ille* va bien au-delà du rôle qu'a le marqueur d'identité *ipse*. Cette extension conduirait au rôle du défini qui met en jeu pour l'identification du référent non un contexte immédiat, mais un savoir stéréotypique ou au-delà présupposé partagé par les membres d'une même communauté linguistique. D'ailleurs il est

---

démonstratif avait ici la valeur d'un article, alors on devrait trouver des variantes avec le défini. Ce n'est pas le cas. Ne nous laissons pas influencer par la traduction en français moderne qui impose un défini. En examinant l'ensemble des variantes dans la totalité des manuscrits de *Perceval* de Chrétien de Troyes (Busby, 1993) pour les vers suivants : « Ce fu au tans qu'arbre florissent./ Foillent boschage, pre verdissent./ Et **cil** oisel en lor latin/ Cantent doucement au matin... (v. 71, ms. BnF fr. 2576), on constate que pas une seule fois l'article défini ne remplace le démonstratif (en revanche on trouve la variante *cist* pour le ms. BnF fr. 1450).

un emploi où le démonstratif fait appel à un savoir présupposé partagé, qui déborde largement le seul contexte immédiat de l'occurrence, c'est l'« emploi de reconnaissance » [*recognitional use*, Himmelmann 1996, voir § 5.4]. Pour Carlier & De Mulder, les nombreux exemples de *ille* accompagné d'une relative mettent en jeu un tel emploi et appuient ainsi leur point de vue.

On peut objecter à cela que la proportion de véritables « emplois de reconnaissance » parmi ces constructions où *ille* est suivi d'une relative, ne peut constituer qu'une petite minorité. D'autre part l'élargissement vers le savoir présupposé partagé qui conduit au défini n'explique en rien comment il acquiert les propriétés référentielles de ce dernier, en particulier le trait d'associativité. Il ne suffit pas au démonstratif d'étendre le spectre de ses emplois référentiels jusqu'à prendre le rôle du défini, mais il lui faut renoncer à être un démonstratif, particulièrement au trait déictique, qui bloque le glissement vers l'emploi déterminatif et la fonction définitoire.

La thèse la plus communément partagée est celle de l'affaiblissement graduel des démonstratifs et de la nécessité d'un renforcement pour faire face à une usure du système. Pour Banniard (1995), qui examine les remaniements du système des démonstratifs en latin, et les différentes étapes de développement du défini, ce dernier est l'évolution terminale d'un démonstratif devenu forme non marquée. À cette étape finale, l'article défini est une sorte de démonstratif « ultra-faible ». Au stade 0, du latin parlé classique, *ille*, forme forte marquée, s'oppose à la détermination zéro, forme faible. Au stade 1, du latin parlé tardif, *ille* devient démonstratif faible, face à une nouvelle forme marquée, de saillance maximale : [*ecce + ille*]. *Is* disparaît. Le stade 2 est une période de fluctuation, de polymorphisme. Au stade 3, qui est celui du proto-français et de l'ancien français classique, CIL (issu de *ecce + ille*) devient une forme non marquée, un démonstratif faible, face à CIST. Et la forme issue de *illi (li)*, devient l'article défini. Selon lui, la création de l'article défini est plus tardive que ce qu'on en dit et, au VIII<sup>e</sup> siècle, *ille* n'est pas encore un article, ni même un articloïde (Banniard, 1995 : 318)<sup>30</sup>.

<sup>30</sup> Cependant un exemple tel que *Macarius ille Aegyptius* [Macarius, l'Égyptien] (*De viris illustribus*, *Gennade de Marseille*), cité par Väänänen (1981 : 122), qui

Dans ces approches, le défini est peu ou prou un démonstratif auquel il « manque quelque chose ». Quant à l'affaiblissement de ce dernier, cette thèse est souvent appuyée par les nombreux emplois de *ille* en reprise textuelle, en latin tardif. Cet usage « intensif » en ferait une forme non marquée. On note que dans ce cas l'on assimile, à tort, l'articulation endophore (usage textuel) *vs* exophore (usage situationnel), à l'opposition anaphore *vs* deixis. Or un démonstratif en reprise textuelle reste un démonstratif, et même fréquemment réitéré, il témoigne toujours d'une perspective singulière, énonciative, qui peut être *a minima* un point de vue narratif<sup>31</sup>.

La question des relations au plan diachronique entre démonstratif et défini est complexe et difficile. On peut tout de même faire plusieurs constats. Premièrement, démonstratif et défini ne sont pas en situation de symétrie. Dans nombre de langues il n'y a pas de défini, alors qu'il n'existe pas de langue sans démonstratif. Ainsi, du latin au français, l'article défini est une création. Et si l'on suit le point de vue de certains linguistes, il devrait évoluer vers un simple marqueur de genre et de nominalité. La fonction qu'il soutient, de définitude sémantique, peut donc s'exprimer sans le support formel d'un article défini<sup>32</sup>. Deuxièmement, il a été souligné que le défini est lié à une opposition notionnelle, et qu'il renvoie au réseau lexical-conceptuel à partir duquel s'inscrit le choix d'un item en discours. Cependant, qu'il en constitue le signal ne signifie pas que le défini est la source de ce contraste de

---

date du V<sup>e</sup> siècle, semble attester d'une fonction définitoire du démonstratif *ille*. Les diverses datations proposées pour l'émergence de l'article défini vont du II<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, selon les analyses (Tollis, 2000 : 34).

<sup>31</sup> Pour Lapesa (2000 : 363), on ne peut conclure de la fréquence de *ille* (et *ipse*) en latin vulgaire à un affaiblissement de leur valeur déictique. Celle-ci est liée selon lui à un besoin nouveau d'expressivité. De la même façon pour Adams (2013 : 490), on n'est pas fondé à assimiler les emplois « anaphoriques » des démonstratifs à ceux d'un article.

<sup>32</sup> Adams (2013 : 486) : « *A marker of definiteness need not itself be an article.* » Ajoutons que, dans les langues qui ne possèdent pas de défini, d'autres ressources sont mises en œuvre pour traduire une définitude sémantique, la reprise d'un identifiable ou la saillance d'un référent. En turc, par exemple, la déclinaison joue un rôle important dans ce cas.

signifiés. De fait, s'il y a opposition notionnelle, elle est assurée par l'emploi du nom lui-même. En fait l'opposition notionnelle que paraît soutenir le défini existe indépendamment de ce marqueur, dans l'organisation lexicale et conceptuelle de la langue, et dans le choix du nom en discours<sup>33</sup>. En revanche le démonstratif constitue un apport. Il est porteur d'un trait déictique, introduisant un point de vue focalisant. Il signe l'émergence d'une perspective énonciative, soutenant le versant de la subjectivité dans la langue.

### 3.4 Emploi « déterminatif » de l'article défini

En ancien français comme en français moderne, associativité et extraction opposent défini et démonstratif. Il faut repousser l'idée d'une zone de recoupement entre ces deux marqueurs, qui expliquerait le passage de l'un à l'autre. Cependant, il est à noter que perdurent en ancien français des emplois de l'article défini, tel que [la de X], par exemple « *la* de Dieu » pour « celle de Dieu » (Harris 1977 : 257). Pour Banniard (1995 : 318), le défini garde ici une ancienne valeur de démonstratif<sup>34</sup>. J'ai relevé, par exemple « *la* Perceval » [celle de Perceval] ; « si a *les* sa mere » [il a ceux (les draps) de sa mère] (*Perceval*, Lecoy, 4242, 1619). Ceci évoque bien sûr l'espagnol (on retrouve aussi cet emploi en occitan), où c'est une même forme : [el/la(s)/los] qui est article défini, et pronom introducteur de relative ou complément de nom déterminatif, « *escoge las que prefieres* » [choisis celles que tu préfères] ; « *es el de mi madre* » [c'est celui de ma mère]. Ajoutons que l'emploi du défini y est en concurrence avec le démonstratif distal *aquel*, issu

<sup>33</sup> Il arrive en espagnol que le démonstratif soit postposé au SN, et il est dans ce cas accompagné de l'article. Ainsi le fait que les fonctions du démonstratif et du défini les opposent, n'empêche pas qu'ils puissent apparaître ensemble. Dans ce cas, c'est le trait déictique du démonstratif qui s'impose. « *Yo no tenía ni idea de lo que era el Wei-ch'i ese del que hablaban* » [Je n'avais aucune idée de ce qu'était ce Wei-ch'i dont ils parlaient] (Matilde Asensi, *Todo bajo el cielo*, 172). On a la même chose en roumain, où ce cumul a valeur de démonstratif (Tasmowski–De Ryck, 1990), ainsi qu'en grec.

<sup>34</sup> Selon Banniard (id.), également dans le cas suivant, le défini aurait une valeur de démonstratif faible : « Lors lor covint sofrir les tres grans povretés » (*Renaud de Montauban*, 85,6). Mais on a bien ici selon moi un défini. On construit un « haut degré », qui constitue un générique, soit le type même, par excellence : « la vraie pauvreté » se rapprochant là du concept.

comme le défini, de *ille* latin : « *todo aquel que nada sabe de este hombre* » [tous ceux qui ne savent rien de cet homme].

Ces emplois signifient-il que l'article défini a valeur démonstrative ? Au contraire, il s'agit ici précisément d'un usage *déterminatif* de l'article. Cet emploi occasionnel ne justifie pas d'assimiler les deux marqueurs, mais bien plutôt confirme le fait que la CDD pourrait constituer une transition au plan fonctionnel entre défini et démonstratif, et renforce la singularité de celle-ci.

#### 4 La construction déterminative démonstrative [CDD]

##### 4.1 Typologie des CDD

La construction dite « déterminative » associe une relative déterminative, ou un complément de nom à valeur déterminative, à un antécédent, qui peut être un syntagme nominal introduit par un adjectif démonstratif (ou un article défini), ou le seul pronom démonstratif. C'est ce dernier cas qui sera étudié ici.

Et **cil del chastel** issent fors/ ancontre **celui qui** retourne  
(*Perceval*, éd. Lecoy, 2330)

[Et ceux du château sortent pour aller à la rencontre de celui  
qui revient]

De façon traditionnelle on oppose les relatives déterminatives aux relatives appositives (ou explicatives). Les relatives déterminatives se subdivisent elles-mêmes en deux groupes : les restrictives qui restreignent l'extension du concept [« on récompensera ceux qui ont participé »], et les déterminatives à visée identifiante [« celui qui m'a renseigné ne connaissait pas bien le quartier »]. Certains établissent des différenciations plus fines. Ainsi P. Le Goffic<sup>35</sup> relève à côté des relatives explicatives quatre sous-classes de déterminatives : restrictive, sélective, non-contrastive, et qualificative, ces deux dernières catégories étant identifiantes.

<sup>35</sup> Cité par Kleiber (1980 : 14), [P. Le Goffic, 1979, « Propositions relatives, identification et ambiguïté, ou : Pour en finir avec les deux types de relatives », DRLAV, n° 21, 135-145].

La classification en déterminative ou appositive n'est pas simple. Kleiber (1981) interroge deux types de critères permettant de les identifier. La première définition met en œuvre la notion d'« extension conceptuelle » : la relative déterminative restreint l'extension du concept dénoté par l'antécédent, alors que la relative appositive laisse celle-ci inchangée. La deuxième définition est basée sur le critère d'« identification référentielle » : la relative appositive ne fait qu'apporter des éléments d'information autour d'un référent déjà identifié, alors que la déterminative détermine, identifie le référent visé par le SN. Cependant, il faut reconnaître qu'en dehors des énoncés qui exemplifient les grammaires, les critères d'identification référentielle ou d'extension conceptuelle ne sont pas si simples à mettre en œuvre, et ces définitions peinent souvent à circonscrire la différence entre les deux types de relatives. Plus généralement, on notera que ces notions sont loin de faire consensus parmi les spécialistes de la question (Kleiber, 1987a). Pour certains cette différenciation même serait factice. Ainsi Look (2013), pour qui les relatives sont par défaut d'abord déterminatives. Pour Kleiber (1981 : 216), une relative n'est pas en soi restrictive ou appositive. Cette distinction correspondant à une dualité de fonctionnement (soit épithète ou attribut), on doit prendre en compte selon lui la nature spécifiante (ancrage spatio-temporel) ou non spécifiante du prédicat qui détermine des effets particuliers<sup>36</sup>. Enfin, hormis certains exemples non discutables, dès qu'on regarde de plus près dans les textes, la variété des cas est grande et se révèle difficilement réductible aux catégorisations établies par les grammaires. Le but ici n'est pas de reprendre cette question, simplement de clarifier *a minima*. Il est possible qu'il faille envisager un *continuum* entre déterminative et appositive, la déterminative identifiante se trouvant à la frontière des deux. L'examen d'énoncés en ancien français, en particulier lorsqu'ils sont introduits par le démonstratif dit proximal CIST, illustrera cette difficulté.

---

<sup>36</sup> Un prédicat spécifiant implique une localisation spatio-temporelle de la prédication, et donc une lecture spécifique de celle-ci, au contraire d'un prédicat non spécifiant.



#### 4.2 Entre anaphore et cataphore, la construction de l'objet référent

Ni anaphorique, ni cataphorique, la CDD opère un découplage référentiel avant une (re)categorisation. Elle doit être considérée comme une structure de transition dans l'espace textuel.

Dans la construction où le démonstratif est associé à une relative déterminative (ou un complément de nom), la saisie référentielle s'opère par un construit : « sont x, les objets répondant à la qualification déterminée ». Pour Danon-Boileau (1984 : 38-45), dans ce cas, on construit un objet « sur la base d'une propriété spécifique et singulière donnée par le segment droit de l'énoncé ». Dans cette mesure, le référent n'est désigné que par le truchement de la propriété attribuée et non directement. Ainsi, la particularité de cette construction est que l'objet référentiel ne se trouve constitué que par le processus de désignation et au terme de celui-ci.

Nous sommes là sur un terrain difficile. En effet, la référenciation de façon générale pose la question de l'existence ou du mode d'existence de ce à quoi il est référé, et cela de façon particulièrement cruciale en ce qui concerne les démonstratifs, parce qu'il est généralement admis que ceux-ci, dans leur fonctionnement, présupposent l'existence du référent désigné. C'est en particulier la position que soutient Kleiber (1984 : 66), en raison du « sens désignationnel indexical des démonstratifs » – il n'y a en effet index que s'il y a quelque chose à indiquer. Ainsi l'emploi d'un démonstratif établit de fait l'existence d'un référent soutenant le fait même de cette désignation.

C'est ce que montre bien la déterminative restrictive, qui met en jeu un parcours sur une classe d'occurrences, fléchage (avec le démonstratif) et extraction dans un ensemble, pour reprendre des notions culioliennes<sup>37</sup>. Dans l'exemple qui suit, le référent introduit par la déterminative « ceux qui sont dans la tour », constitue une sous-classe d'un ensemble plus large, livré par le contexte antérieur (les deux cents hommes d'armes qui ont juré de défendre la reine Guenièvre) :

---

<sup>37</sup> Antoine Culioli (1975), « Notes sur détermination et quantification : définition des opérations d'extraction et de fléchage, *PITFALL*, n° 4, D. R. L., Paris 7.

la tor est fort (...) et **cil qui dedenz se sont mis** sont moult  
preudome et hardi (*Mort Artu*, éd. Frappier, 142/48)  
[la tour (de Londres) est solide (...) et ceux qui sont dedans  
sont très braves et vaillants]

S'il n'a pas été explicitement mentionné dans le contexte antérieur, l'existence de cet ensemble plus large est alors présupposée pour la construction du référent. Signalons, en outre, que le pronom CIL présente en ancien français une spécialisation référentielle, et il renvoie, à de rares exceptions près, à un animé humain. Ce qui, même en l'absence d'un antécédent clairement déterminé, assure toutefois une interprétation.

(...) qu'il nos rende le treü chascun an et **cil qui après lui venront** autresi (*Mort Artu*, éd. Frappier, 160/63)  
[qu'il nous en rende chaque année le tribut et ceux qui lui succéderont]

On considère souvent la CDD comme cataphorique, en ce qu'elle introduit un référent nouveau (Marcello-Nizia, 1995 : 135). Mais en fait le caractère pronominal de la CDD entraîne un appui, même *a minima*, sur le contexte antérieur pour la construction du référent. Ceci d'autant plus que l'emploi d'un démonstratif présuppose l'existence d'un objet référent, on l'a vu. Dans cet emploi que l'on peut qualifier d'ana-cata-phorique, quel que soit le degré de la reprise, appui effectif sur le contexte antérieur ou simple présupposition d'un antécédent, il s'agit tout autant d'établir un lien coréférentiel que de signaler une dissociation, par la construction d'un nouveau référent. Ceci se produit, même dans le cas d'une reprise pure et simple :

Chevaliers doit avoir deus cuers, un dur (...) com aimenz, et autre mol (...) comme cire chaude. **Cil qui est durs com aimanz** doit estre encontre les desleiaus... (*Lancelot*, éd. Kennedy, 406)  
[Le chevalier doit avoir deux cœurs, l'un dur comme un diamant, l'autre tendre comme la cire chaude. Celui qui est dur comme le diamant doit être opposé aux déloyaux]

Cet usage « mentionnel » avec reprise fidèle est d'ailleurs fréquent dans les textes, en particulier dans des passages argu-

mentatifs. C'est un emploi métadiscursif, où l'on renvoie à la première construction du référent en texte, pour en reprendre *in extenso* la délimitation. Cependant, s'il y a reprise, il n'y a pas vraiment identité dans la mesure où se produit une différence de niveau, instituant ce qui constitue un commentaire.

#### 4.3 Extraction, associativité et construction déterminative démonstrative

Comment la CDD se comporte-t-elle dans des contextes qui bloquent l'usage du démonstratif ?

À la différence du démonstratif seul, l'associativité et l'extraction peuvent être associées à la CDD, suivant en cela les propriétés de l'article défini.

L'« extraction » est une propriété essentielle de la construction déterminative restrictive et son principe de fonctionnement.

Une voiture rouge et une voiture bleue roulent à vive allure.

a- La / \*cette voiture rouge est arrêtée pour un contrôle

b- \*Celle-ci / Celle qui est rouge est arrêtée pour un contrôle

L'exemple suivant illustre la capacité « associative » de la construction déterminative démonstrative. Là encore la CDD manifeste un comportement différent du démonstratif en emploi autonome, et s'aligne sur le défini.

Les commandes ont afflué au magasin.

a- \*Ce/le responsable des ventes a demandé un poste supplémentaire

b- \*Celui-ci / Celui qui est responsable des ventes a demandé un poste supplémentaire.

Parmi les autres propriétés examinées précédemment, certaines sont difficiles à tester, car l'usage de la construction déterminative y est inapproprié. C'est le cas de la nomination, de la référence faite à un exemplaire unique, de l'usage dit « non référentiel ».

Pour la reprise en première mention, on rappelle que l'usage du défini y est jugé peu naturel, voire impossible. *A priori* la CDD paraît *a contrario* acceptable dans ce contexte. Mais en fait il ne

s'agit pas ici d'une relative déterminative, mais appositive :  
« celle-ci, qui était réputée, etc. »<sup>38</sup> :

Au royaume de Pashidashar, il y avait une belle princesse.  
a- \*La/cette princesse ne trouvait pas de mari.  
b- Celle-ci / \*Celle qui était réputée pour sa grande sagesse  
ne trouvait pas de mari

#### 4.4 Propriétés référentielles de la CDD en ancien français

Comme en français moderne, la CDD en ancien français peut être employée dans des contextes d'extraction ou d'associativité. Pour l'« extraction », on renverra aux exemples de CDD donnés dans le § 4.2, en particulier *Lancelot*, 406.

L'exemple suivant met en jeu une relation d'« associativité ». L'interprétation référentielle est assurée de façon associative, par la mise en jeu d'une connaissance du monde, qui impose de compléter la structure argumentale du prédicat (« envoyer (por) », à valeur factitive : [envoyer chercher]). Ce dernier, outre un sujet et un objet, implique un troisième terme agent, le « messenger », désigné par [cil qui l'aloit querre].

Maintenant **envoie** Claudas por Pharien, si l'a trové **cil qui l'aloit querre** dehors la porte, tot armé (*Lancelot*, éd. Kennedy, 362)  
[Aussitôt Claudas envoie chercher Pharien. Celui qui allait le chercher le trouve hors de la ville, tout armé.]

### 5 Examen de la construction déterminative démonstrative en ancien français

#### 5.1 Une construction liée au démonstratif dit distal

L'ancien français a deux paradigmes de démonstratifs : CIL, issu de la série démonstrative latine *ille*, et procédant d'un renforcement par l'adverbe déictique *ecce* [*ecce* + *ille*], face à CIST,

<sup>38</sup> On ne peut faire le test avec une restrictive, car on n'aura pas reprise du référent identique, mais construction d'un nouveau référent : « [...] il y avait deux belles princesses. Celle qui était la plus sage », etc.

issu de la série *iste* [*ecce* + *iste*]<sup>39</sup>. Les deux séries CIST et CIL en ancien français sont traditionnellement considérées comme marquant une opposition proximale *vs* distale. En moyen français et en français classique, le système évoluera vers une opposition non plus sémantique, mais grammaticale, opposant une série de déterminants [*ce(t)*, *cette*, *ces*], à une série de pronoms. *Celui*, *celle(s)*, *ceux*, du français moderne, sont issus de l'ancienne série CIL. Hors de l'emploi en détermination, ils sont à présent suffixés en *ci/là*. Le nouveau système est en place depuis le 17<sup>e</sup> siècle.

La construction déterminative introduite par un pronom démonstratif est en ancien français essentiellement formée avec un démonstratif de la série CIL, que ce soit dans l'association avec une relative déterminative, ou un complément de nom à valeur déterminative [+ *qu-/de*]. Il est exceptionnel que cette construction soit associée à CIST. Les médiévistes ont relevé depuis longtemps ce fait (Guiraud, 1967 : 61). L'examen de la base de données du *Corpus de la Littérature Médiévale* (CLM) confirme ces observations<sup>40</sup>.

On rappelle que la présente étude est limitée à l'emploi pronominal du démonstratif. Quant à la construction introduite par le déterminant démonstratif, du type [*ce SN qu-...*], elle a des emplois et propriétés différents, en particulier relativement à la construction référentielle et l'appariement du SN à un élément du contexte. Introduite par un SN démonstratif, la construction déterminative démonstrative n'est pas contrainte en ancien français relativement au type de démonstratif associé, celui-ci pouvant appartenir aussi bien à la série CIL ou CIST, à la différence de la même construction introduite par un pronom. Les

<sup>39</sup> CIST : masc. sing. *cist* (CS), *cest*, *cestui* (CR) ; masc. pl. *cist* (CS), *cez* (CR) / fém. sing. *ceste* (*cesti*) (CS et CR) ; fém. pl. *cestes* (CS et CR). CIL : masc. sing. *cil* (CS), *cel*, *celui* (CR) ; masc. pl. *cil* (CS), *cels/ceus* (CR) / fém. sing. *cele* (*celi*) (CS et CR) ; fém. pl. *celes* (CS et CR). Au début du XII<sup>e</sup> siècle, une forme *ces* apparaît en fonction adjectivale, issue de *cez/cels*, d'abord pour le masc. au CR, puis au fém. Ces démonstratifs peuvent être préfixés et/ou suffixés [par ex. (*i*)*cel(ui)*].

<sup>40</sup> Le CLM des éditions Classiques Garnier, comprend près de 900 œuvres complètes du 9<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle en ancien et moyen français.

relevés dans le *CLM* ne montrent l'existence d'aucune exclusivité pour CIL, et les exemples avec CIST sont fort nombreux<sup>41</sup>.

## 5.2 CIL – CIST et la construction déterminative : examen des données

La construction déterminative en « *de* », est associée au démonstratif CIL. Face aux 976 occurrences d'une suite [CIL + *de*], je n'ai relevé dans la totalité du *CLM* qu'une exception, dans un texte assez tardif, de la deuxième moitié du 13<sup>e</sup> siècle, le *Tristan en prose* :

si mesaventureuse compaignie ne trova come ceste de  
mesire Tristan li est (*Tristan en prose*, éd. Curtis, 833)  
[(jamais) il ne trouva une aussi malencontreuse compaignie,  
comme celle de Monseigneur Tristan]<sup>42</sup>.

Nous ne retiendrons pas l'exemple donné par Kleiber (1985 : 107), de [cist + *de*], dans *Ille et Galeron*, lequel est très probablement une erreur de l'éditeur E. Löseth<sup>43</sup>.

Concernant la construction où le démonstratif introduit une relative, la base de données *CLM* ne présente que 40 occurrences d'une suite [CIST + *qui*]<sup>44</sup>, soit 0,8%, face aux 4912 exemples de la

<sup>41</sup> Obtenus avec la syntaxe d'interrogation suivante : [de/p?r/a c?st\* « puis 2 » qu\*] (les barres obliques indiquent une alternative). Par exemple, dans *La mort Artu* (éd. Frappier) : « ceste vilenie qu'il a fete » ; « ceste mescheance qui vos est avenue » ; « ceste aventure que Dex li avoit envoiee », etc. (§ 71/77/95).

<sup>42</sup> L'édition de R. L. Curtis est établie à partir du ms Carpentras 404 (C), datant selon elle de la 2<sup>e</sup> moitié du 13<sup>e</sup>, mais généralement considéré comme étant du 14<sup>e</sup>. Un deuxième énoncé dans la même œuvre (*Tristan en prose*, Queruel et Santucci, t. 7, § 61) ne constitue pas une détermination. Il manque selon moi une virgule dans l'édition, après *ceste* : « aventure (...) comme estoit ceste, de II cevaliers contre XL... » [(se mettre en si grand) danger comme celui-là, de deux chevaliers contre quarante].

<sup>43</sup> « **Cist de l'ost** oient le nouvele... » (*Ille et Galeron*, 6531). Œuvres de Gautier d'Arras, publiées par E. Löseth, Paris : E. Bouillon. 1890. Une autre édition, celle d'Yves Lefèvre (Paris : Champion, 1988), propose : « **Cil de Rome** oient la novele ». Et Yves Lefèvre indique en note la leçon du manuscrit P (la même qui sert de base à l'édition de E. Löseth) : « **Dist** de l'ost », où l'on a *dist* – d'ailleurs bien mieux en relation avec le contexte – au lieu de *cist*.

<sup>44</sup> On relève jusqu'au 14<sup>e</sup> siècle inclus : 20 *ceste*, 11 *cestui*, 5 *cist*, 4 *cesti* +

même suite [CIL + *qui*]<sup>45</sup>, représentant 99,2% des occurrences\*. De ces 40 énoncés, il est à noter que près de la moitié (19 sur 40) sont tardifs, datant du 14<sup>e</sup> siècle.

### 5.3 Le pronom CIST et l'emploi en détermination

L'examen des 40 énoncés [CIST + *qui*] relevés dans le CLM montre les faits suivants :

1) Un certain nombre de ces énoncés sont des appositives. C'est le cas de l'exemple suivant, de la *Mort Artu* :

tuit furent ocis, fors seulement Lucan Le Bouteillier et Girflet. Quant **cist qui estoient remés** virent que einsint estoit avvenu de la bataille, si commencierent a plorer trop durement... (*Mort Artu*, éd. Frappier, 191).

Les référents désignés par *cist* viennent d'être spécifiés dans le contexte immédiatement antérieur : il s'agit de Lucan le Bouteillier et Girflet. Une virgule après le démonstratif s'impose :

[tous furent tués, sauf Lucan le Bouteillier et Girflet. Quand **ceux-ci, qui** avaient survécu, virent ce qu'il était advenu de la bataille, ils se mirent à pleurer toutes les larmes de leur corps].

2) Les énoncés [*cist* + *qui*] présentent dans la très grande majorité des cas un référent nettement spécifié, délimité, dans le contexte antérieur.

**Male Bouche**, li fleütiertes, Jalousie l'a fet sa guiete, / c'est **cist qui** tretouz nous aguiete (*Roman de la Rose*, éd. Lecoy, 12420)

[Mauvaise Langue, le médisant, Jalousie en a fait sa sentinelle, c'est celui qui nous guette tous.]

Observons que, si la relative est bien déterminative, le référent repris étant nettement spécifié, cela n'interdit pas une traduction

---

*qui*. En outre, on relève 11 occurrences de *cist/cestui/ceste/cestes* + *que*.

<sup>45</sup> En outre, nous relevons 429 *cill/cel/celui/ce(s)/cels/ceus/icil/icelui/icele/iceus* + *que*.

<sup>46</sup> Nous n'avons pas relevé les formes du CR masc. pl., à cause d'ambiguïtés possibles, *ces/cez* pouvant relever des paradigmes CIL ou CIST.

telle que : « c'est celui-ci, qui nous guette tous »<sup>47</sup>. Cet extrait du *Roman de la Rose* met en œuvre une allégorie par laquelle est personnifiée une notion abstraite (Médiance), que reprend le pronom *cist*. Il n'est pas exclu que le choix de *cist* participe au signalement de cette figure rhétorique, *cil* pronominal étant très largement réservé en ancien français à un référent animé humain, et pour cette raison peut-être moins approprié ici.

Il est parfois difficile de faire le départ entre relative déterminative identifiante et appositive. Ainsi dans l'exemple suivant, de *Ille et Galeron* (éd. Lefèvres, 5650) : « ceste qui none devint (...) de castel c'a a faire none ? » Doit-on le lire comme « celle-ci (il s'agit de Galeron), qui est devenue nonne, qu'a-t-elle à faire d'un château ? », ou avec reprise identifiante, « celle qui est devenue nonne, etc. ? » La différence est ténue, et dans les deux cas le lien de causalité est présent. De façon plus générale, doit-on appréhender la différence entre appositive et déterminative de façon graduée ? Aux deux extrémités, on opposerait restrictive et appositive, la relative déterminative identifiante étant à mi-chemin. Même si Kleiber critique une telle approche (1987a : 43), elle ne me paraît pas dénuée de sens.

3) Outre des appositives, ou « quasi appositives », le reste des énoncés [*cist* + *qui/que*] sont des déterminatives « identifiantes »<sup>48</sup>. Nous ne relevons pas de déterminatives « restrictives » introduites par le démonstratif CIST<sup>49</sup>. D'ailleurs, à l'exception de l'énoncé de la *Mort Artu* cité plus haut (§ 191), et une suite [*cestes* +

<sup>47</sup> Dans ce cas précis, la structure attributive invalide aussi bien le critère d'identification référentielle que celui d'extension conceptuelle (voir § 2.1). On n'a ici ni identification du référent déjà identifié dans le contexte antérieur, ni restriction de son extension conceptuelle. Il ne s'agit cependant pas d'une appositive, une telle structure équative ne pouvant introduire qu'une relative déterminative (identifiante).

<sup>48</sup> « ... ces dui crois ne valent rien / Or ça le tierce, el nom **Cestui/ qui** la souffri paine et anui ! » [Ces deux crois ne valent rien. Qu'on apporte la troisième, au nom de Celui qui y souffrit les tourments de la Passion !] (Gautier d'Arras, *Eracle*, 5140).

<sup>49</sup> Danon-Boileau (1984 : 49) fait la même observation, concernant le démonstratif anglais proximal « *this* », à la différence de « *that* ».



*que*] dans le *Tristan en prose*<sup>50</sup>, qui sont deux appositives, on ne relève pas dans le CLM de formes pluriel du démonstratif CIST suivies d'une relative (*cist + qui/que*)<sup>51</sup>. On peut conclure de cela que CIST, dans la suite [*CIST + qui*], est rétif à la délimitation conceptuelle, à la différence de [*CIL + qui*], qui peut introduire aussi bien des déterminatives identifiantes que restrictives<sup>52</sup>.

#### 5.4 Pourquoi une prééminence de CIL dans la construction déterminative ?

Comment expliquer la quasi-exclusivité de CIL dans la construction déterminative ? Est-elle le fait d'un figement, ou y a-t-il des raisons sémantiques à cela ?

Un figement suppose une augmentation constante des proportions d'un marqueur, jusqu'à ce qu'il évince ses concurrents et s'impose. Or ce n'est pas ce qu'on observe. Depuis le très ancien français (avant le 11<sup>e</sup>), c'est le paradigme CIL qui paraît déjà réservé à l'emploi en détermination, dans les mêmes proportions qu'en ancien français classique. Au contraire, les occurrences d'une suite [*CIST + qui*] augmentent, elles, significativement en nombre à partir du 14<sup>e</sup> siècle (voir § 5.1 ; § 6).

L'approche statistique, elle, étaye l'argument suivant : si CIL pronom est quasi exclusif dans la construction déterminative, c'est parce que ce démonstratif est déjà très largement majoritaire dans la fonction pronominale. Il est un fait que, même si théoriquement les éléments de chaque série CIL ou CIST peuvent être aussi bien pronoms que déterminants, il existe en ancien français un déséquilibre entre les deux paradigmes pour les fonctions adjectivale et pronominale. On y voit d'ailleurs parfois

<sup>50</sup> « par cestes que vos m'avez dites » (t. III, éd. Curtis, 909) [par celles-ci (ces paroles), que vous venez de me dire].

<sup>51</sup> On ne peut rien conclure des relevés d'une suite [*cez/ces + qui/que*], car ces formes du CR masc. pl. sont ambiguës, pouvant relever des deux séries.

<sup>52</sup> Selon moi, une déterminative restrictive suppose nécessairement un pluriel. Je considère l'exemple donné par Kleiber (1980 : 15) de ce qui serait une restrictive au singulier, comme étant une identifiante : « Le médecin qui est venu ce matin n'a rien voulu dire » (alors que celui de l'autre jour...).

les prémisses de la future spécialisation grammaticale des deux paradigmes<sup>53</sup>.

L'argument du nombre peut aussi être retourné. Ainsi, en considérant la grande fréquence de la construction déterminative et le fait qu'elle constitue une part très importante des emplois pronominaux de CIL, on pourrait dire aussi bien qu'elle contribue significativement à la prééminence de ce démonstratif sur le terrain pronominal. C'est l'opinion de Mc Cool (1993 : 37), pour qui [*CIL qui*] a eu une influence décisive sur la spécialisation syntaxique de CIL en tant que pronom. Il est un fait que la construction déterminative constitue une proportion très importante des emplois de CIL pronominal. À titre d'indication, dans la *Mort Artu* (éd. Frappier), texte du début 13, près de la moitié des occurrences de *cil* pronom sont en détermination<sup>54</sup>.

Cependant, il y a bien plus qu'une simple supériorité numérique. Le démonstratif CIST paraît rétif à l'emploi en détermination, nous l'avons vu. Il faut probablement envisager une raison sémantique à l'usage quasi exclusif de CIL dans cette construction. Pour Kleiber (1987c), ainsi que pour Mc Cool (1993), CIL est employé ici à cause de son caractère non marqué relativement au trait de proximité. Plus exactement, c'est la variante non marquée de CIL qui apparaît ici. D'ailleurs pour Mc Cool (id. : 38), c'est l'occurrence fréquente de cette variante non marquée de CIL qui entraînera à terme la perte du trait distal dans les démonstratifs. Le défaut de ce raisonnement est sa circularité. En effet, c'est au départ, en raison d'emplois tels que ceux-ci, où CIL introduit une déterminative, que l'on a considéré qu'il pouvait être à l'occasion non marqué du point de vue du trait de distance.

Danon-Boileau (1984) montre qu'en anglais « *that* » distal, à la différence de « *this* », est associé à l'énoncé d'une propriété

<sup>53</sup> Sur ce point, il convient d'observer que si, dans la fonction pronominale, le paradigme CIL s'impose largement, en revanche, en fonction d'adjectif, CIL et CIST sont à peu près aussi fréquents l'un que l'autre. Ceci doit relativiser la thèse d'une spécialisation précoce des deux paradigmes, au moins sur le seul plan statistique.

<sup>54</sup> Sur les 333 occurrences de pronom *cil* (CS sg et *cil* CS pl), nous constatons que 161 emplois sont en détermination [+ *qu/-de*].

définitoire pour la construction du référent, contexte qui au contraire exclut « *this* », lequel a valeur descriptive et non restrictive, et désigne « directement » son objet de discours, hors d'une propriété définitoire<sup>55</sup>.

Himmelman (1996:239) relève que dans un système à plusieurs termes, c'est le démonstratif dit distal qui introduit une construction déterminative. Il avance l'explication suivante. Cette construction constitue un sous-type grammaticalisé de l'emploi de reconnaissance [*recognitional use*]<sup>56</sup>, construit le plus souvent avec une relative : (*You know ?*) *Those dusty kind of hills that they have out here by Stockton*. Or le démonstratif dit distal est généralement associé à cet emploi de reconnaissance, et c'est à partir de là, selon Himmelman, que se grammaticalise l'association du distal et de la relative.

Au-delà des diverses explications avancées, ce qu'il paraît important de retenir, c'est le fait, ainsi que je l'ai montré, que la CDD est construite en ancien français avec le démonstratif distal dans l'immense majorité des cas. Le démonstratif CIST est bloqué dans cet emploi mettant en jeu une délimitation conceptuelle. Rappelons que CIL est issu du même démonstratif latin *ille* qui donne naissance à l'article défini. Cela doit justifier d'interroger les liens entre CDD et article défini, tant sur un plan formel synchronique que diachronique. Cette ascendance commune appuie l'hypothèse de la CDD comme structure de transition entre démonstratif et défini<sup>57</sup>.

<sup>55</sup> Danon-Boileau le montre dans des exemples où la référenciation s'appuie sur une propriété définitoire de l'objet : « *That/\*this is a good man who can drive a car blindfolded* » ; « – *Give me the ash-tray!* – *The one by the window?* – *Yes, that/\*this one* » (propriété : « *be by the window* »).

<sup>56</sup> Himmelman (1996) définit quatre emplois de base pour les démonstratifs : l'emploi situationnel (il inclut dans cette catégorie les usages relevant de la « *deixis am Phantasma* » de K. Bühler, et en particulier l'usage mémoriel) ; l'emploi de reconnaissance (*recognitional use*) : « Tu sais ? Ce chapeau que porte les Mexicains » ; l'emploi de reprise textuelle (*tracking use*) ; la deixis textuelle (*discourse deictic use*).

<sup>57</sup> Dans une minorité de langues romanes, c'est *ipse* qui engendre l'article défini. Et l'on observe que c'est le même paradigme qui introduit la CDD dans ces langues. Ainsi en Mallorquin (Baléares), articles définis [ms : *es/s'/so* – *es*, fm : *sa/s'-ses*], CDD : *Maria és sa que* (celle qui) *se queixa sempre*. Notons que *ipse* n'est pas un démonstratif mais un pur anaphorique.

### 5.5 Du démonstratif à l'article défini, via la CDD ?

Le passage entre démonstratif et article défini a-t-il pu s'opérer à partir d'une telle construction, et en particulier d'un emploi déterminatif de *ille*, lexème corrélatif, introduisant une relative ? Par exemple, dans des énoncés tels que *deductores sancti illi qui nobiscum erant* [ces saints guides qui étaient avec nous]<sup>58</sup> ?

On observe une tendance à la postposition de *ille* en latin tardif (III-IV<sup>e</sup> s.). Pour Fruyt (2005), la progression de l'ordre déterminé-déterminant entraîne dans les systèmes corrélatifs une augmentation graduelle de la postposition des relatives. Peu à peu va dominer l'ordre [substantif antécédent + relatif], ou [corrélatif + relatif], avec postposition de la relative juste derrière l'élément qu'elle détermine. *Ille* postposé au substantif antécédent de la relative devient contigu au subordonnant relatif. Selon moi, ces emplois déterminatifs du démonstratif pourraient constituer une transition vers une fonction définitoire de *ille*, et de là favoriser le développement ultérieur d'un marqueur défini<sup>59</sup>.

De tels emplois déterminatifs apparaissent sans le relatif. Ainsi des exemples tels que *illa acida* [les (pommes) acides] devant adjectif, constituent pour Tollis (2000 : 39) des emplois corrélatifs étendus<sup>60</sup>. Pour Bouvier (1972 : 79), le futur article roman apparaît dans les emplois où *ille* introduit le nom de la personne ou de la chose déterminée, c'est-à-dire suivi d'une proposition relative<sup>61</sup> ; ou d'un simple adjectif voire d'un nom qui jouent le rôle de

---

Renvoyant en boucle au référent sur lequel il porte, il ne met pas en jeu un centre déictique. De fait il ne permet pas la reclassification (voir § 2.2.2).

<sup>58</sup> L'*Itinerarium d'Égérie*, fin IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>59</sup> La motivation pour l'émergence de l'article, ce qui outre la *possibilité*, en détermine la *nécessité*, est sans doute liée à l'effacement progressif de la déclinaison nominale. Cette érosion contribuant, selon Tollis (2000 : 35), à accroître la décontextualisation du substantif, qui va chercher ainsi à compenser cette perte d'information.

<sup>60</sup> *mela bene matura in arbore, quae dulcia sunt, bona sunt. Nam illa acida non sunt congrua* (Anthimus, *De observatione*, VI<sup>e</sup> siècle) [Les pommes bien mûres sur l'arbre, qui sont douces, sont bonnes. Car les acides ne sont pas digestes]. Exemple cité par Bouvier (1972 : 79).

<sup>61</sup> *Ubi est ille discus ubi caput sancti Johannis portatum fuit...* (Itinera Hierosolymitana) [Où se trouve le plateau où la tête de saint Jean fut portée...] (*ibid.*)

déterminant : *illa fava fresa* ; *illud oleum misericordiae caelestis*<sup>62</sup>. Il est important de noter que les exemples donnés expriment une relation contrastive : *illa acida* s'oppose à *mela... dulcia* [les pommes douces] ; *illa fava fresa* [la fève broyée] s'oppose à *fava vero integra cocta bene* [la fève entière bien cuite] ; et *illud oleum misericordiae...* [l'huile de la miséricorde céleste...] s'oppose à *oleum terrestre*.

Adams (2013 : 508 et suiv.) discute également ce genre d'exemples, où le démonstratif *ille* établit un contraste, car selon lui (id. : 524) les antithèses en latin ont pu jouer un rôle dans l'affaiblissement des démonstratifs et le passage à l'article défini, en plaçant sur le même plan emploi considéré comme « vraiment » déictique et emploi de reprise. Cependant, cet « affaiblissement déictique » ne saurait selon moi constituer l'explication. Ces exemples ont tous en commun de mettre en jeu un emploi définitoire que l'on pourrait d'ailleurs traduire selon le cas avec un démonstratif ou un défini, par exemple « celles (qui sont) acides / les acides »<sup>63</sup>. De fait on connaît encore en français moderne cet usage contrastif de l'article défini devant adjectif : « Passe-moi la rouge et prends la verte ». En marquant ici l'extraction dans un ensemble, *ille* endosse une propriété typique de l'article défini. Ce type d'énoncés constitue un contexte charnière. On passe de l'expression d'un contraste – emploi typique du démonstratif – à un contraste en détermination, et de là à un emploi définitoire. C'est probablement ici que s'effectue le passage vers la fonction référentielle du défini, passant d'une

---

<sup>62</sup> *Fava vero integra cocta bene et in iuscello... melius congrua est quam illa fava fresa quia adgravat stomachum...* [La fève entière bien cuite et en sauce... convient mieux que la fève broyée parce qu'elle alourdit l'estomac..] (Anthimus, *op. cit.*) ; *Quia lumen lucernae est oleum, non oleum terrestre, sed illud oleum misericordiae caelestis et gratiae* [Parce que la lumière de la lampe est de l'huile, non de l'huile terrestre, mais l'huile de la miséricorde céleste et de la grâce] (Saint Ambroise, *Opera*, IV<sup>e</sup>). Exemples cités par Bouvier (1972 : 79).

<sup>63</sup> Ce type d'emploi n'est pas une innovation du latin tardif, mais existe dès le latin classique : (...) *mollitudo humanitatis et murmur maris, et dulcedo orationis, sunt ducta a ceteris sensibus* ; *illa vero oculorum multo acriora* (Cicéron, *Rhétorique, De oratore*, III) [le poli des bonnes manières, le murmure de la mer, la douceur du style sont (des expressions) dérivées des autres sens ; celles des yeux sont bien plus efficaces].

relation contrastive à une opposition notionnelle, du démonstratif à l'article défini.

## 6 La concurrence démonstratif – défini : entre fonction déictique et définitoire

### 6.1 Un emploi « déterminatif » du pronom démonstratif ?

La prééminence de CIL dans la construction déterminative démonstrative, et l'importance en nombre de celle-ci ont amené certains médiévistes à poser la question d'un statut spécifique de CIL – « déterminatif » – à côté des emplois pronominal et adjectival. C'est par exemple le point de vue de Paul Skårup<sup>64</sup>. De même, Harris (1977 : 257) souligne la distribution complémentaire en français moderne entre *celui*, suffixé en *ci/là*, et *celui* en détermination. Selon lui, ce dernier ne fonctionne pas comme un démonstratif : l'expression de la distance étant incompatible avec un SN ou une proposition exprimant une propriété définitoire (*delimiting adjectival*), ceci appuierait la thèse d'un emploi spécifique de CIL.

D'autres grammairiens ont également mis en question le caractère démonstratif de CIL dans ces constructions. Kleiber (1994 : 181-199) considère les constructions *celui qui/de* (ainsi que *celui-ci/là*) comme des anaphores nominales, leur interprétation exigeant la récupération en contexte d'un N manquant. *Celui qui/de* est une structure en trois parties : *ce-* étant un déterminant, *-lui* une forme pronominale, et la relative ou syntagme prépositionnel est un modificateur. Dans le cas de *celui qui/de*, le référent n'est pas identifié par une relation de contiguïté spatio-temporelle, à la différence de *celui-ci/là*. Même si pour Kleiber *celui qui/de* se rapproche plutôt de l'interprétation des définis, il ne dénie pas un caractère démonstratif à ces formes. *Lui* renvoie non à un référent, mais à une classe de référents saillants, et c'est sur cette classe que s'exerce le caractère démonstratif de *celui*.

Pour Guiraud (1967 : 62), le pronom démonstratif dans cet emploi n'est pas un vrai démonstratif. Mais pour Soutet (1992 : 128), il n'est pas justifié de distinguer entre un CIL « déterminatif » et un CIL « démonstratif », et il considère que l'on a

<sup>64</sup> Skårup, P. (1993 : 44-45). *La morphologie des démonstratifs en ancien français*. In *Estudios franceses* (Universidad de Salamanca), 8-9, 41-54.

affaire à des emplois différents d'une même forme. Marchello-Nizia (1995 :135) hésite quant à elle à reconnaître une spécificité à l'emploi déterminatif de CIL, en tout cas pour l'ancien français. Mc Cool (1993 : 37), après un résumé de différents points de vue, considère que cette distinction est artificielle, et que dans la construction médiévale *CIL + qui/de*, CIL est bien un démonstratif. On le voit, les avis divergent.

Notons qu'un fort préjugé pèse sur le démonstratif médiéval CIL. Celui-ci est parfois considéré comme « affaibli », parce qu'issu de *ille*, dont l'emploi en latin est parfois jugé plus anaphorique que déictique (Banniard, 1994 : 11). J'ai évoqué ce point de vue dans le paragraphe précédent. Pour l'ancien français en tout cas, rien ne permet d'affirmer ceci. Il est vrai que CIL intervient largement dans la reprise textuelle, dans un emploi que certains pourraient considérer comme anaphorique, mais il a incontestablement une fonction déictique dans l'usage situationnel<sup>65</sup>. Entre ces deux emplois, on peut d'ailleurs souligner sa polyvalence, plus que le démonstratif CIST, qui en dehors de l'usage situationnel est plutôt en contexte textuel un marqueur de deixis textuelle (Massé-Arkan, 2013a).

## 6.2 Affaiblissement ou re-déictisation ?

L'histoire des démonstratifs est souvent considérée comme celle d'un affaiblissement graduel, dont l'une des conséquences est la création de l'article défini. Or nous avons vu que démonstratif et défini opposent leurs fonctions référentielles, et que donc le passage de l'un à l'autre n'est pas un fait évident. Nous avons émis l'hypothèse que l'emploi du démonstratif en CDD pourrait constituer un stade dans cette transition, menant vers l'emploi référentiel du défini, manifesté par les propriétés centrales que sont l'associativité et l'extraction. Si la CDD est bien une structure permettant la transition vers le défini, la question devient celle du glissement du démonstratif vers l'emploi « déterminatif ». À quel moment, dans quel contexte, et sous quelles conditions s'opère-t-il ? Nous avons tenté d'apporter une réponse à partir de *ille* latin. Une autre observation importante est que dans les langues du

<sup>65</sup> Renvoyant à un référent hors du premier champ situationnel : « **cel chevalier** que je voi ci » (*Tristan en prose*, t. IX, éd. par Laurence Harf-Lancner, II, 6).

monde – ceci paraît constituer une constante – c’est généralement le démonstratif dit « distal » qui apparaît dans cet emploi (Himmelmann, 1996 : 239). Nous avons confirmé ce fait en ancien français qui comprend deux démonstratifs : le démonstratif « distal » est dévolu à cet emploi, cependant que l’autre, dit « proximal », bloque cet usage.

En français moderne, où il n’y a qu’un démonstratif, que se passe-t-il ? On oppose en fait *celui* + *ci/là* à *celui*. L’ajout de *ci/là* permet selon certains de restituer une opposition proximale/distale. Mais cette « prothèse déictique » a sans doute aussi pour fonction d’assurer un ancrage prédicatif qui bloque le glissement vers l’emploi déterminatif.

L’évolution des démonstratifs doit-elle être vue comme un affaiblissement, ou bien sous un point de vue légèrement différent, comme une re-déictisation à intervalles réguliers ? On peut émettre l’hypothèse qu’elle aurait entre autres pour fonction de s’opposer au glissement vers l’emploi déterminatif, et de là vers la fonction définitoire qui peut faire naître l’article défini. Ainsi la particule *ecce* s’est ajoutée aux démonstratifs latins. Déjà *iste* < *is* + *-te*. Également en latin archaïque (et tardif), on a eu renforcement par la particule *-ce/-c*, par ex. : *illūc* < *\*istud -ce*, *hoc* < *\*ho-d-ce*. Dans le cas de *istaec*, *illaec*, double renforcement par *-ce* et *-ī* déictique (Monteil, 1973 : 235). En grec, les démonstratifs *ó*, *ή*, *τό* sont devenus articles, s’opposant aux formes renforcées : *ὄδε*, *ἦδε*, *τόδε*. Les articles de l’anglais et de l’allemand viennent de l’indo-européen *\*to-*, et les démonstratifs procèdent d’un renforcement en *-se* (Guillaume, 1919 :14).



### 6.3 Évolution conjointe de l'article défini et du démonstratif

Plutôt qu'envisager une nouvelle catégorie en langue, le « démonstratif déterminatif », il me paraît plus important de s'attacher à examiner ce que sont les fonctions en langue qui sous-tendent ces emplois différents. Le démonstratif exprime fondamentalement une *fonction déictique*. Il constitue un focus, frontérise le *designatum* et bloque des dérivations éventuelles. Son interprétation met toujours en jeu un centre déictique. Sous ce point de vue, il ne saurait y avoir de démonstratif faible ou fort. La définitude exprimée par le défini renvoie au système organisé de la langue, indépendamment d'un centre déictique (et même en occultant toute perspective déictique). Le défini, support d'une *fonction définitoire*, met en avant dans l'identification du référent la dimension de catégorisation.

De la même façon que le défini est lié à la dimension conceptuelle du référent, avec la CDD l'objet référent est désigné non directement, mais en tant que porteur d'un ensemble de traits spécifiques. Ce principe définitoire constitue de fait une catégorisation, qu'elle soit ponctuelle ou s'inscrive de façon plus pérenne dans le fil du discours. Si, à la différence du SN défini, la CDD n'opère pas une catégorisation en relation à un code constitué, elle permet par une catégorisation *ad hoc*, la création d'un objet de discours dont le caractère provisoire ne s'exercera que dans les limites de l'espace discursif qui l'a vu naître.

En introduisant la CDD, le démonstratif acquiert cette fonction définitoire : identification-catégorisation qui le rapproche du défini, dont il partage dès lors les propriétés référentielles d'associativité et d'extraction et avec lequel il s'aligne distributionnellement. Cessant de focaliser l'objet comme une totalité, il intègre la dimension des relations conceptuelles dans lequel s'inscrit le référent, en tant qu'il est désignable dans l'ordre du langage.

La fonction définitoire et la fonction déictique s'expriment en langue par des catégories : en particulier le défini et le démonstratif. On peut les envisager dans leurs interactions comme un système global. Ceci peut permettre de repenser les

équilibres de celui-ci ainsi que son évolution, et comprendre différemment l'organisation des démonstratifs.

ANCIEN FRANÇAIS			FRANÇAIS MODERNE*		
	<i>Fonction déictique</i>	<i>Fonction définitoire</i>		<i>Fonction déictique</i>	<i>Fonction définitoire</i>
<b>Déter- minant</b>	CIST CIL CE	LE	<b>Déter- minant</b>	CE	LE
<b>Pronom</b>	(CIST) CIL	CIL ( <i>qui/de</i> )	<b>Pronom</b>	CELUI + <i>ci/là</i>	CELUI ( <i>qui/de</i> )

En ancien français, pour la partie déterminant, trois paradigmes de démonstratifs occupent la fonction déictique. Nous avons CIST et CIL, auxquels il faut rajouter à partir de la fin du 12<sup>e</sup> siècle, une nouvelle série neutralisée, CE. Pour la partie pronom, les deux démonstratifs CIL et CIST se partagent la fonction déictique, avec une sur-représentation de CIL, très largement majoritaire. En tant que déterminant, la série LE occupe seule l'espace de la fonction définitoire, cependant que pour les pronoms, c'est CIL (+ qui/de) qui s'impose, face à CIST (+ qui/de) rarissime dans cet emploi.

Entre l'ancien français et le français moderne, le système s'est considérablement simplifié. Ne subsiste qu'une seule série par fonction, aussi bien pour la partie pronom que déterminant. Il manque ici l'étape cruciale du moyen français, qui voit le bouleversement du système existant avant son remaniement, et qui devra faire l'objet d'une étude propre.

Pour rester cohérent un système doit mettre en avant des oppositions fortes et clairement structurées, chaque élément étant ramené à un pôle de cette opposition. Or le système médiéval des

<sup>66</sup> AF : CE [*ce, ces*], LE [*li, le/lo, la, les*], CIL/CIST (voir § 5.1, note 39) – FM : CE [*ce(t), cette, ces*], CELUI [*celui, celle(s), ceux*], LE [*le, la, les*]

démonstratifs et définis est traversé de nombreux axes d'opposition. Plusieurs tensions s'exerçant sur celui-ci pourraient expliquer son remaniement en moyen français.

1- Sur l'axe *déictique* vs *définitoire*, pour la fonction déterminant, trois paradigmes CIST, CIL et CE, sont opposés à LE définitoire. Depuis le 12<sup>e</sup> siècle, la série CE [*ce, ces*], sémantiquement neutre, progresse régulièrement : *ce* (masc. sing. cas régime) commence à se répandre (devant un mot commençant par une consonne), à la fin du 12<sup>e</sup>-début 13<sup>e</sup> siècle, neutralisant la différence sémantique CIST - CIL (proximale-distale). Avant *ce, ces* pluriel était apparu d'abord pour le masculin, au cas régime, puis au féminin, étant doublement neutralisé sur le plan sémantique, et pour le genre. La disparition de CIL adjectif, qui régresse fortement à partir de la fin du 14<sup>e</sup> et s'éteint un siècle plus tard (Dees, 1971 : 49) va simplifier cet axe, qui va devenir CE - LE, dont les déterminants démonstratifs sont issus des deux séries restantes qui ont fusionné : CE (*ce, ces*) et CIST (*cet < cest, cette < ceste*).

Dans l'emploi pronominal, CIL assure la fonction et déictique et définitoire. L'ajout de la prothèse *ci/là* pour la fonction déictique va clarifier cette opposition. Elle apparaît à la fin du 13<sup>e</sup> siècle (avec de premières attestations sporadiques bien antérieures), et constitue, en sus d'une valeur déictique, un ancrage prédictif qui bloque la fonction définitoire du pronom. On oppose en français moderne CELUI + *ci/là* à CELUI (*qui/de*).

2- L'axe d'opposition sémantique *proximal-distal* présente en fait quelques fragilités dès l'ancien français. En fonction adjectivale, face à CIL et CIST, nous l'avons vu, une série neutralisée CE progresse depuis le 12<sup>e</sup> siècle, mais c'est surtout dans la fonction pronominale que l'opposition paraît menacée. Le fort déséquilibre entre les deux paradigmes CIL - CIST en est un symptôme. CIST est très peu fréquent dans la fonction pronominale<sup>67</sup>. D'une part, on a vu que son emploi était bloqué en détermination. D'autre part, même en tant que pronom autonome (non suivi d'une déter-

<sup>67</sup> En examinant les données chiffrées de Marchello-Nizia (1995 : 149-151), à partir des formes relevées des démonstratifs dans 16 textes d'ancien français (sans les pluriels CR), on aboutit à une proportion d'environ 6.5% pour le paradigme CIST contre 93.5% de CIL pronominal.

minative), il est beaucoup moins répandu que CIL<sup>68</sup>. La raison de ce déséquilibre est probablement une spécialisation référentielle de chacun des marqueurs CIL *vs* CIST qui sur-détermine et relègue au second plan l'opposition proximale-distale pour les pronoms. En effet, CIL pronom est massivement réservé en ancien français au renvoi à des [+ humains], cependant que CIST a quant à lui un rôle plus polyvalent, pouvant désigner aussi bien des objets ou notions que des humains. On note qu'il peut avoir dans ce dernier cas une nuance péjorative, issue de *iste* latin ; mais il peut aussi à l'occasion être associé à Dieu, ou désigner des enfants<sup>69</sup>.

Déjà fragilisée dans l'axe pronominal, l'opposition sémantique proximale/distale va être réduite à néant par la disparition de CIL adjectival, ceci au profit d'oppositions plus clairement marquées.

Dans l'étape du moyen français, que nous n'examinons pas ici, il est à noter, au rebours de ce que l'on pourrait attendre, non pas une accélération du déclin de CIST pronom, mais au contraire une augmentation de ce dernier. En effet, sa proportion va augmenter après l'ancien français, à partir du 14<sup>e</sup> siècle, et l'on voit alors une généralisation des pronoms de la série CIST (Dees, 1971 : 49), alors que le système des démonstratifs se réorganise en moyen français. Peut-être l'augmentation de CIST (devenu CESTUI à la disparition de la déclinaison) dans la fonction pronominale en moyen français, vise-t-elle moins à restituer une opposition sémantique qu'elle ne constitue un essai, face à CELUI en détermination, pour renforcer l'opposition déictique – définitoire.

3- Axe d'opposition grammaticale *déterminant-pronom*. On explique souvent que l'opposition sémantique entre les deux séries de démonstratifs en ancien français est devenue en français moderne une opposition grammaticale. En fait, dès l'ancien français, il existe une ligne de partage assez claire entre l'emploi

<sup>68</sup> Dans la *Mort Artu*, on obtient un rapport d'environ 1 pour 10, encore très favorable au démonstratif CIL.

<sup>69</sup> En examinant les occurrences de CIL et CIST pronoms autonomes dans *Perceval de Chrétien de Troyes* (éd. Roach), on relève 217 emplois autonomes de la série CIL, et 28 de la série CIST (les formes de CR masc. pluriel n'ont pas été relevées pour éliminer tout risque d'ambiguïté). Toutes les occurrences de CIL pronom renvoient à un référent [+ humain]. Mis à part l'expression distributionnelle « *cil et cist* », à côté de références à des humains, le renvoi à des objets ou notions abstraites représente la moitié des occurrences de CIST.

adjectival et l'emploi pronominal des démonstratifs. Ce n'est pas qu'une question statistique (voir § 5.4). Alors que les deux paradigmes sont supposés être aussi bien pronoms qu'adjectifs, de nombreuses formes sont en fait spécialisées en ancien français dans une fonction grammaticale (outre les formes *ce* et *ces*, uniquement déterminantes). C'est le cas par exemple de *(i)cel(e)*, *(i)cest(e)*, formes quasi toujours adjectivales ; alors que *(i)cels*, *celi*, *celes*, ne sont dans l'immense majorité des cas employées que pronominalement.

Pour résumer, le système médiéval ne présente pas moins de trois grands axes d'opposition : déictique *vs* définitoire ; proximal *vs* distal ; adjectif *vs* pronom. Il faut y ajouter une spécialisation référentielle [+ humain] *vs* [+/- humain, +/- animé]. De plus, au plan morpho-syntaxique, la déclinaison impose un choix entre le cas sujet (marqué) et le cas régime. Il était inévitable qu'un tel système complexe, présentant plusieurs points de moindre cohérence, voie se renforcer certains axes d'opposition, au détriment d'autres articulations, qui elles n'ont pas survécu<sup>70</sup>.

## 7 Conclusion

On peut dire de la construction déterminative démonstrative [CDD] qu'elle est une structure de transition sur plusieurs plans. Introduite par un démonstratif, à la fois ana- et cata-phore, elle assure dans l'espace de la séquence textuelle, après un découplage référentiel, une (re)categorisation. Sa fonction référentielle la rapproche de la définitude sémantique portée par l'article défini, sur lequel elle s'aligne distributionnellement pour deux propriétés essentielles, l'associativité et l'extraction.

En ancien français, dans un système qui comprenait deux démonstratifs, la CDD est introduite par le distal CIL. Ce même démonstratif est issu de *ille* latin, qui donnera aussi naissance à l'article défini. Cela justifie de rapprocher CDD et défini, et d'interroger l'origine de ce dernier. Ainsi nous avons posé la question du rôle de la CDD dans l'évolution du démonstratif latin *ille* vers l'article défini du français.

<sup>70</sup> Il est intéressant par comparaison d'observer le système en espagnol où, pour la fonction déictique, les mêmes marqueurs ESTE, ESE, AQUEL s'opposent à EL (el, la(s), los) définitoire, sur le double axe déterminant et pronom. Dans cette opposition nettement structurée, se maintient un axe d'opposition sémantique proche-lointain.

Article défini et démonstratif sont le support de deux fonctions référentielles qui s'opposent. Support d'une fonction déictique, le démonstratif, en introduisant un point de vue subjectif, une perspective unique et singulière, focalise un objet qu'il frontérise comme un objet fermé, dé-contextualisé, rompant ses liens éventuels avec un réseau. Par sa fonction définitoire [identification-catégorisation], le défini construit un objet ouvert, nœud d'un réseau lexical, partie d'un champ sémantique menant à d'autres items dans des liens marquant association, complémentarité, opposition, etc. Même s'ils sont à l'occasion interchangeables dans certains emplois, il n'y a pas fondamentalement de zone de recoupement entre démonstratif et défini. La question est alors : comment passe-t-on de l'un à l'autre, d'un objet-*designatum* fermé *vs* ouvert, du contraste dans un ensemble homogène à l'« opposition notionnelle » dans un ensemble hétérogène ? Cette transition pourrait s'effectuer par la structure intermédiaire que constitue la CDD. Celle-ci constituerait un chaînon manquant dans le passage entre le démonstratif et l'article défini. Du contraste établi par le démonstratif dans des emplois en détermination, on passerait à l'opposition notionnelle qu'exprime ce qui deviendra l'article défini.

Sur le plan référentiel, alors que le défini active une mise en réseau interne au système de la langue, niveau que structure le code, la focalisation mise en jeu par le démonstratif opère de façon externe à la langue et signe l'émergence dans celle-ci du sujet énonciateur. Enfin, du versant de la subjectivité à celui du code et de la langue comme système, fonction déictique et fonction définitoire constituent dans la langue un axe d'opposition qui module l'ensemble d'un système. Celui-ci lie démonstratif et défini, et détermine leur évolution conjointe.

**Pascale Massé-Arkan**

Université Toulouse-Jean-Jaurès

EA 4509

Variation historique et systématique des langues

## Notes bibliographiques

ADAMS J. N., 2013. *Social variation and the latin language*. Cambridge University Press.

APOTHÉLOZ Denis & REICHLER-BÉGUELIN Marie-José, 1999. Interpretations and functions of demonstrative NPs in indirect anaphora. *Journal of Pragmatics* 31/3, 363-397.

BANNIARD MICHEL, 1995. Ille et son système. Chronologie du développement (3-8<sup>e</sup> s.), in Calibat L. (éd.), *Latin vulgaire-Latin tardif* 4, Hildesheim, 312-321.

BLANCHE-BENVENISTE Claire & CHERVEL André, 1966. Recherches sur le syntagme substantif. *Cahiers de lexicologie*, vol. IX-2, 3-37.

BOUVIER E., 1972. Le démonstratif latin ille et la formation de l'article défini des langues romanes. *Cahiers de lexicologie*, XXI-II, 75-86.

CARLIER Anne & DE MULDER Walter, 2006. Du démonstratif à l'article défini : le cas de ce en français moderne. *Langue française*, n° 152-4, 96-113.

—, 2010. The emergence of the definite article : *ille* in competition with *ipse* in Late Latin. In *Subjectification, intersubjectification and grammaticalization, Topics in English Linguistics* 66, K. Davidse, L. Vandelanotte, H. Cuyckens eds., De Gruyter Mouton, 241-275.

CHAROLLES Michel, 2002. *La référence et les expressions référentielles en français*. Paris : Ophrys.

CORBLIN Francis, 1983. Défini et démonstratif dans la reprise immédiate. *Le Français Moderne*, 51/2, 118-134.

—, 1987. *Indéfini, défini et démonstratif*. Genève-Paris : Droz.

—, 1995. *Les formes de reprise dans le discours. Anaphores et chaînes de référence*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

DANON-BOILEAU Laurent, 1984. « That is the question ». In Atlani, F., Danon-Boileau, L., Grésillon, A. et al (éd.). *La langue au ras du texte*, sous la direction d'A. Grésillon et J.-L. Lebrave. Lille. Presses universitaires de Lille, 31-55.

DEES Antonij, 1971. *Étude sur l'évolution des démonstratifs en ancien et en moyen français*. Groningen: Wolters-Noordhoff Publishing.

EPSTEIN Richard, 1993a. The later stages in the development of the definite article : evidence from French. In *Historical Linguistics*, vol. 124.

11<sup>th</sup> International conference on Historical linguistics, Los Angeles, 16-20 August 1993. H. Andersen (ed.), Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 159-175.

—, 1993b. The definite article: early stages of development. In *Historical Linguistics* 1991, vol. 107, 10<sup>th</sup> international conference on historical linguistics, Amsterdam, 12-16 August 1991, J. van Marle (ed.), Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 111-134.

FRUYT Michèle, 2005. La corrélation en latin, définition et description. In *Structures parallèles et corrélatives en grec et en latin*, Actes du Colloque de Bordeaux (sept 2002). Paulo De Carvalho et Frédéric Lambert (éd.). Publications de l'Université de Saint-Étienne, 7-44.

GARY-PRIEUR Marie-Noëlle, 2006. La référence démonstrative comme élément d'un style. *De la langue au style*, sous la dir. de J.-M. Gouvard. Presses universitaires de Lyon, 255-277.

GREENBERG Joseph Harold, 1978. Diachrony, synchrony and languages universals. In *Universals of human language, Method & theory*. Stanford University Press, 61-91.

GUILLAUME Gustave, 1919. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris/Québec: Librairie Nizet/Presses de l'Université Laval.

GUIRAUD Pierre, 1967. L'assiette du nom dans *La Chanson de Roland*. *Romania*, 88, 59-83.

HARRIS Martin, 1977. « Demonstratives », « articles » and « third person pronouns » in French: changes in progress. *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 93, 249-261.

HIMMELMANN Nikolaus P., 1996. « Demonstratives in Narrative Discourse: A Taxonomy of Universal Uses ». In Fox, B. (Ed), *Studies in Anaphora*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 205-254.

KLEIBER Georges, 1980. Où en est-on de l'opposition 'relative restrictive - relative appositive' ?, *L'Information Grammaticale*, n° 7, 12-17.

—, 1981. Relatives spécifiantes et relatives non-spécifiantes, *Le Français Moderne*, 49/ 3, 216-233.

—, 1984. Sur la sémantique des descriptions démonstratives. *Linguisticae Investigationes*, VIII: 1, 63-85.



—, 1985. Sur la spécialisation grammaticale des démonstratifs du français ancien. *De la plume d'oie à l'ordinateur. Études de philologie et de linguistique offertes à Hélène Nais*, Presses universitaires de Nancy, 99-113.

—, 1987a. Relatives restrictives/relatives appositives : dépassement(s) autorisé(s). *Langages*, n° 88, 41-63.

—, 1987b. Sur l'anaphore démonstrative. In *Grammaire et écriture. Nouvelles recherches en grammaire*, 8<sup>e</sup> colloque d'Albi, 1987, Université de Toulouse le Mirail, 51-74.

—, 1987c. L'opposition CIST/CIL en ancien français, ou Comment analyser les démonstratifs ? *Revue de linguistique romane*, t. 51, n° 201-202, 5-35.

—, 1990. Article défini et démonstratif : approche sémantique *versus* approche cognitive – Une réponse à Walter De Mulder. In *Recherches Linguistiques XIV - L'anaphore et ses domaines*. G. Kleiber et J. E. Tyvaert. Paris : Klincksiek, 199-227.

—, 1994. *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve : Duculot.

LAPESA Rafael, 2000. *Estudios de morfosintaxis histórica del español*. Madrid : Gredos.

LEONETTI, Manuel (1999). El artículo. In I. Bosque & V. Demonte (eds). *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*. Madrid : Espasa Calpe, Coleccion Nebrija y Bello, 787-890.

LOOCK Rudy, 2013. Pour (enfin ?) en finir avec les deux types de relatives : la linguistique aux limites de la catégorisation. *Cercles* 29, 21-45.

LYONS Christopher, 1995. The Origins of Definiteness Marking. In *Historical Linguistics 1995, selected papers from the 12<sup>th</sup> international conference on historical linguistics, Manchester, August 1995*, vol. 1. Smith J.C. & Bentley D. (eds). Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 223-241.

MARANDIN Jean-Marie, 1986. 'Ce' est un autre. L'interprétation anaphorique du syntagme démonstratif. *Langages*, n° 81, 75-89.

MARCHELLO-NIZIA Christiane, 1995. *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*. Paris : A. Colin.

MASSE-ARKAN Pascale, 2011. Les démonstratifs CIL et CIST en ancien français : le livre et l'espace du récit. *Romania*, t. 129, 427-460.

—, 2013a. How demonstrative determiners CIL and CIST contribute to text grammar and discourse comprehension in Old French narratives. *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 129(3), 559–588.

—, 2013b. Repenser l'opposition proximale-distale dans les démonstratifs, à l'exemple de *cil* et *cist* en ancien français. In *Faits de Langues – Sémantique des relations spatiales*, Dir. C. Chauvin, Berne : Peter Lang, 59–85.

MC COOL George, 1993. The French demonstrative system : From Old to Modern French. In *Word, Journal of the international linguistic association* 44, April, R. M. Brend, E. C. Chang-Rodriguez, J. R. Costello & al. (eds), 31–40.

MONTEIL Pierre, 1973. *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*. Paris : Nathan.

SOUTET Olivier, 1992. *Études d'ancien et de moyen français*. Paris : PUF.

TASMOWSKI-DE RYCK Liliane, 1990. Les démonstratifs français et roumains dans la phrase et le texte. In *Aux confins de la grammaire : l'anaphore, Langages*, 97, P. Cadiot et A. Zribi-Hertz (éd.), 82–99.

TOLLIS Francis, 2000. *Néologie lexicale et altérations morphosyntaxiques : Un- et ILL-e du latin au castillan*. In *La fabrique des mots – la néologie ibérique*. J. C. Chevalier et M. F. Delport (éd). Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 7–54.

VÄÄNÄNEN Veikko, 1981. *Introduction au latin vulgaire*. Paris : Klincksieck.

## Sources citées

Adenet le Roi, *Berte aus grans pies*, éd. Albert Henry, Presses universitaires de Bruxelles/PUF, 1963.

Gautier d'Arras, *Ille et Galeron*, éd. Yves Lefèvre, Paris : Champion, 1988.

Gautier d'Arras, *Éracle*, éd. Guy Raynaud de Lage, Paris : Champion, CFMA, 1976.

Guillaume de Lorris, Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. Félix Lecoy, Paris : Champion, CFMA, 1965.

*Lancelot du lac*, éd. E. Kennedy, Paris : Coll. Lettres Gothiques, 1991.

*La mort le Roi Arthur*, éd. Jean Frappier, Genève : Droz, 1996 (1<sup>re</sup> éd. 1910).

*Le chevalier de la charrette*, éd. M. Roques, Paris : Champion, CFMA, 1958.

*Perceval ou Le conte du graal*, de Chrétien de Troyes, (a) éd. Félix Lecoy, Paris : Champion, 1981 ; (b) éd. William Roach, Genève/Paris : Librairie Droz, 1959 ; (c) Busby Keith, 1993. *Perceval ou le Conte du graal, de Chrétien de Troyes*, édition d'après tous les manuscrits, Tübingen : Max Niemeyer Verlag.

*Le roman de Tristan en prose*, t. 1, éd. Renée L. Curtis, München : Max Hueber Verlag, 1963 ; t. 3, éd. Renée L. Curtis, Cambridge : D. S. Brewer, 1985.

*Le roman de Tristan en prose*, t. 7, éd. Danielle Queruel & Monique Santucci, Genève : Droz, 1994.

*La Queste del saint Graal*, éd. A. Pauphilet, Paris : Champion, 1980.